Douzième Année. — N° 279 | 15 AOUT 1908 | Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

*L'Assemblée générale des actionnaires de l'*Echo du Merveilleux *a décidé, dans sa séance du 4 août, de fixer, pour l'année 1907-1908, à* six francs *le dividende des actions et à* un franc trente centimes *celui des parts bénéficiaires.*

Ces dividendes sont mis en paiement au siège de la Société, 28, rue Bergère, en échange du quatrième coupon.

*L'administration de l'*Echo du Merveilleux *se charge de faire les envois par la poste.*

CHIROMANCIE EXPÉRIMENTALE

On se souvient de la querelle que M. Alfred Binet chercha, il y a un an ou deux, aux disciples de l'abbé Michon. Il n'est pas très sûr que les arguments du savant professeur à la Sorbonne aient démontré l'inanité de la Graphologie ; il n'est que trop certain, malheureusement, qu'ils ont démontré la vanité d'un grand nombre de graphologues.

Ce n'est plus. aujourd'hui, aux disciples de l'abbé Michon, c'est aux disciples de Desbarolles, que s'en prend M. Alfred Binet.

Il vient de passer la Chiromancie, comme il y avait passé la Graphologie, au crible de la méthode expérimentale. Seulement, cette fois, M. Alfred Binet est tout étonné des résultats de son opération.

Il croyait qu'il allait confondre ceux qui prétendent lire notre destinée dans les lignes de notre main, comme il avait confondu ceux qui se vantent d'entrevoir notre avenir dans les lignes de notre écriture. Il a dû reconnaître « qu'il y a quelque chose de vrai dans la chiromancie ».

Bien entendu, M. Alfred Binet ne se rend pas tout à fait. Ce « quelque chose de vrai » qu'il reconnaît dans la chiromancie, c'est uniquement l'existence d'une « relation entre l'intelligence et la forme de la main ».

Cette relation, pour la constater, il n'était peut-être pas besoin des expériences compliquées imaginées par M. Binet. Depuis que le monde est monde, on avait, je pense, remarqué qu'entre la forme des mains et l'intelligence, comme entre la forme du visage et le caractère, il y avait des rapports constants. Il y a, par exemple, longtemps qu'on s'est aperçu que les doigts courts, épais et spatulés n'étaient pas ceux des êtres épris d'idéalisme. Regardez les vierges en extase des tableaux des Primitifs : elles ont toutes les doigts longs et fuselés...

N'importe ! Il ne faut pas regretter qu'on se soit servi d'un appareil un peu pédantesque pour vérifier cette relation évidente entre la forme des mains et les inclinations morales.

Cette première expérience oblige, en effet, M. Alfred Binet à continuer ses recherches. Il a parlé d'un essai de chiromancie expérimentale. Or, la chiromancie est moins la divination du caractère que celle de l'avenir. M. Alfred Binet mentirait à ses promesses, il n'aurait pas fait réellement de chiromancie expérimentale si, après avoir vérifié les données de la chiromancie en ce qui concerne notre psychologie, il ne cherchait pas à en vérifier les indications en ce qui concerne notre destinée.

Espérons que M. Alfred Binet ne se dérobera pas, sous prétexte qu'il est des hypothèses qu'un homme de science ne doit pas prendre au sérieux,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à ce devoir qu'après tout il s'est créé lui-même.

Voici, en attendant, les passages essentiels du travail de M. Alfred Binet. Il a paru dans le dernier volume de l'*Année psychologique*. Nous aurons certainement l'occasion d'y revenir.

G. M.

LES

EXPÉRIENCES DE M. ALFRED BINET

Il est probable que chaque main a une physionomie originale. Un observateur connaît la main de tous ses amis, aussi bien que leur tête, et si l'étude d'une main était faite systématiquement, cette étude amènerait la constatation d'un nombre extrêmement considérable de signes.

Mais que valent ces signes ? Quelle est leur signification ? Avec quels faits faut-il chercher à savoir s'ils sont en relation ? Voilà le point important ; et on doit tout de suite, en commençant une enquête sur ces corrélations possibles, s'orienter dans un sens raisonnable. Il y a des choses qu'un homme de bon sens croit utile d'examiner ; il y en a d'autres qu'il écarte de sa route, et abandonne aux rêveurs.

J'admets qu'un esprit sérieux examinera si la main peut fournir des symptômes de la santé et de la musculature. Je crois volontiers que la main est une partie du corps dans laquelle se révélerait assez clairement l'état de la circulation et la tonicité des chairs. La coloration de la peau, sa fermeté, sa résistance, la coloration des ongles surtout, lames translucides à travers lesquelles on voit parfois si nettement le rouge du sang, chez les personnes jeunes, ne nous donneraient pas des renseignements à dédaigner. Les physiologistes ne les dédaignent pas, du reste, et diverses méthodes ont été imaginées pour étudier, à travers l'ongle, la pression du sang ou sa richesse en hémoglobine. Je crois aussi que la nature des plis, la position des callosités et les déformations des doigts peuvent nous instruire sur les occupations professionnelles ; et là encore des études intéressantes ont déjà été commencées par les médecins légistes. On pourrait les continuer.

Allant plus loin, et mettant hardiment le pied sur le terrain de l'hypothèse, je supposerai que le degré de notre intelligence, de même qu'il se traduit par la délicatesse de nos intonations et de nos gestes, pourrait se découvrir dans certaines organisations digitales.

Un esprit habile et un sot se distinguent presque dans la manière dont ils saisissent une poignée de porte : pourquoi le degré d'allongement de la main, sa souplesse, sa capacité de mouvements, son anatomie, en un mot, ne serait-elle pas aussi significative que sa physiologie ? Et pourquoi la sensibilité de notre caractère, la chaleur de nos émotions, et même leur nature, pourquoi nos goûts, nos aptitudes n'arriveraient-ils pas à imprimer leur empreinte sur cette main, qui est l'organe essentiel et le plus direct de toutes nos pensées et de tous nos sentiments ? Si cette corrélation existait réellement, et si en outre elle devenait connue dans ses plus petits détails, avec son degré de constance et ses exceptions possibles, ceux qui seraient dans le secret pourraient, en étudiant notre main, nous apprendre bien des choses sur nous-mêmes. Ils nous diraient non seulement ce que nous sommes à l'heure présente, mais quelles sont les conséquences possibles ou quels sont les antécédents probables de l'état auquel nous sommes parvenus. Un peu de logique permettrait ce semblant de tour de force. L'esprit batailleur, dirait-on, suscitera des querelles, tandis que le modeste se fera oublier dans l'ombre qu'il recherche. Et si, à cette logique, on ajoute une ingéniosité d'esprit, une imagination mitigée par de la prudence, il n'est pas impossible d'arriver à faire des conjectures qui surprennent les naïfs par leur apparence de lucidité.

Mais halte-là ! Nous venons d'accorder toutes les concessions raisonnables, et nous ne pouvons pas aller plus loin. Si nous admettons à la rigueur qu'on puisse prédire ou deviner la vie d'une personne, quand les événements qu'on conjecture sont la conséquence directe de son caractère, il n'en est plus de même pour les autres événements qui nous arrivent sans être un effet de notre personnalité. Nous vivons dans un monde physique et moral, où nous sommes à la fois actifs et passifs ; nous produisons des effets sur les autres et nous subissons leurs actions. Nous sommes à la fois agissants et agis. Bien des fois, notre existence est bouleversée par quelque événement extérieur, qui est aussi imprévu, aussi étranger à notre caractère moral que la foudre qui tombe sur notre maison. Par conséquent, celui qui connaîtrait à fond notre psychologie serait incapable de prévoir cet événement-là.

Les chiromanciens ont donc tort de s'engager dans cette voie. Ils devraient se faire le raisonnement qui précède. Mais non, rien ne les arrête. Les imprudents prédisent l'avenir des gens, tout leur avenir, sans distinction ; et ils peuvent dévoiler aussi, avec la même intégralité, tout leur passé ; mais en général, ils préfèrent s'occuper de l'avenir. Ils vous diront si vous vous marierez, et si vous ferez un mariage riche. Sans doute, il y a une part de psychologie dans cet événement, mais il y a aussi une part de chance. On vous prédira — je cite au hasard — si vous serez aimé sincèrement, et si vous aurez un grand nombre d'enfants, et si vous ferez un voyage en mer. C'est déjà trop hardi. On va plus loin. Desbarolles va plus loin. Il a prédit la mort des parents pour telle époque. Cela se verrait dans la main ? Parfaitement. Ici, je ne comprends plus. Il a

prévu qu'une personne commettrait un crime. Il a prévu que le crime serait découvert. Il a prévu que la peine prononcée serait la décapitation. Il a prévu que la condamnation ne serait pas exécutée, et que le criminel obtiendrait sa grâce. Sans commentaires !

Soyons plus raisonnables, sérions les problèmes, distinguons entre le probable et le possible, le possible et le douteux et si nous ne nous sentons pas absolument le droit de déclarer une chose impossible, n'entreprenons de l'examiner que si nous avons quelque espérance de réunir des preuves qui seront à la hauteur de son invraisemblance.

II

Je reçus un soir, à mon laboratoire de la Sorbonne, Mme Fraya. Elle m'était adressée par M. Finot, l'aimable directeur de la *Revue*. Mme Fraya est, de son état, chiromancienne ; c'est une jeune femme, qui, outre ses talents professionnels, a l'intelligence fine et avisée, ce qui ne gâte rien.

Très bravement, cette dame me déclare qu'elle croit à la chiromancie, qu'elle ne redoute pas le contrôle, aucune espèce de contrôle, et qu'elle se soumet d'avance à toutes les épreuves que mon ingéniosité de savant pourra m'inspirer. J'accepte son offre, et je lui donne rendez-vous dans une école, pour le lendemain.

J'avais mon plan.

Depuis quelques années, j'essaye de réunir dans une synthèse tous les petits signes physiques, extérieurs, qui nous permettent de deviner, de doser l'intelligence et le caractère des gens. J'ai étudié tour à tour la forme de la tête, la physionomie, l'écriture. Puisque l'occasion s'offrait d'elle-même d'étudier la forme de la main, il ne fallait pas la refuser. Je me proposais donc de résoudre cette question précise : la chiromancie permet-elle, étant donnée la main d'une personne, de conclure si cette personne est intelligente ou non ?

Il ne s'agit pas de déterminer les aptitudes, d'établir une distinction entre les calculateurs et les poètes, les hommes d'affaires et les romanciers. Ce n'est pas avec ces finesses qu'il faut débuter. Ce serait une erreur de méthode. Avant les détails, les grandes lignes. Réduisons la question à son maximum de simplicité. Il y a des gens qui ont une intelligence supérieure. D'autres sont des sots, des vulgaires, des lourdauds, des grossiers. Cela se lit-il dans leur main ?

Je voulais donc mettre en présence de Mme Fraya, notre chiromancienne, ces deux catégories de personnes.

J'aurais pu, à la rigueur, montrer chez moi, par exemple à mon laboratoire, des hommes éminents, qui veulent bien avoir pour moi quelque amitié, comme Sardou, Hervieu, Curel, Donnay, Brieux. On leur aurait mis un voile sur la tête, on les aurait priés de tendre la main à la devineresse, sans rien dire. Cela est possible, quoiqu'on éprouve toujours de la peine à réunir ensemble, le même jour, à la même heure, plusieurs hommes éminents. Mais il aurait fallu mêler à cette élite des gens ordinaires, d'intelligence moyenne. Sous quel prétexte les aurait-on convoqués, ceux-là ? Et si on leur avait avoué la raison de contraste qui les rendait nécessaires à l'expérience, auraient-ils été exacts au rendez-vous ? C'est bien douteux.

J'ai préféré conduire Mme Fraya dans deux écoles, où je savais que je trouverais des enfants dont l'intelligence est très différente. Les enfants restent à l'école toute la journée, et comme ils n'ont pas plus de douze à quatorze ans, on peut disposer de leur main sans rien leur expliquer. C'est plus commode qu'avec des adultes.

Nous étions justement à l'époque où un recensement attentif avait permis de mettre en lumière, dans toutes les écoles publiques de Paris, quels sont les enfants qui sont appelés des arriérés de l'intelligence, et dont le développement intellectuel présente quelque chose d'anormal, car il se caractérise par un retard de trois à cinq ans dans les études, parfois davantage. Mettons ces arriérés en comparaison avec les sujets les plus brillants d'une école de 300 élèves, nous aurons là un des contrastes d'intelligences les plus considérables que l'on puisse souhaiter ; c'est la différence d'une veilleuse avec une lampe électrique.

Quand Mme Fraya fut arrivée dans l'école où je lui avais donné rendez vous, je l'avertis du petit problème qu'elle devait résoudre : « Madame, lui dis-je, on se méfie de vous ; vous n'allez pas voir les enfants, mais seulement leurs mains ; et les enfants ne parleront pas, et vous n'aurez rien à leur demander. Ils ont reçu l'ordre de se taire. Après avoir examiné leur main, vous ferez, à votre manière, et selon vos procédés, votre diagnostic. Ne vous imaginez pas que notre curiosité va vous demander des tours de force extraordinaires. Il ne s'agit de deviner ni le passé de ces enfants, ni leur avenir. Ne nous racontez pas s'ils deviendront présidents de la République ou chiffonniers. Dites-nous simplement si, en ce moment, vous les trouvez intelligents.

. . . .

Je suis auprès de Mme Fraya, le plus souvent, pendant que le directeur d'école surveille l'élève. Je vois la chiromancienne prendre la main de l'enfant, la tourner, la retourner; elle est un peu nerveuse, elle se mord les lèvres, elle sourit, elle me regarde, elle revient encore à la main, l'interroge ; puis, après deux ou trois minutes, elle déclare : « c'est bien, ça suffit », et le jeune enfant s'en va, sans qu'on ait vu son visage ou entendu sa voix. Mme Fraya prend des notes au crayon, et quand c'est fini, nous lui donnons le nom de l'élève. Ajoutons que, par excès de précaution, nous avons donné le plus souvent des noms de convention.

Avant de faire connaître les résultats de cette

épreuve, je crois qu'il serait intéressant de savoi. quelles sont les relations précises de la chiromancie croit découvrir entre la forme des mains et le caractère. Mme Fraya a bien voulu écrire pour moi ces quelques notes où elle résume son expérience personnelle.

On verra qu'elle étudie successivement les formes de chaque doigt, puis la paume. Elle paraît attacher peu d'importance aux lignes de la main. En tout cas, elle n'en parle pour ainsi dire pas.

Les mains, selon leurs formes, leurs dimensions, la direction et la couleur de leurs lignes, révèlent les qualités de l'intelligence et du caractère.

Mes observations personnelles m'ont appris que l'harmonie qui existe entre les doigts et la paume indique l'harmonie, l'équilibre de l'esprit.

Doigts gourds, noueux, difformes, — esprit lourd.

Doigt trop longs; manie, esprit pointilleux, diffus.

Doigts trop courts et trop épais : violence, emportement, impulsivité, irréflexion.

Doigts bien proportionnés, souples, légèrement rejetés en arrière : facultés d'assimilation, spontanéité de l'esprit, vivacité ; caractère ouvert et généreux.

Doigts pointus : idéalisme, rêverie (si la paume est allongée), orgueil, égoïsme (si la paume est carrée). — Doigts carrés : bon sens, réflexion, modération.

Doigts spatulés : vivacité, activité, violence. — Intelligence très remarquable si la main est dans son ensemble heureusement conformée. Stupidité et orgueil voisin de la folie si les dimensions de la paume sont disproportionnées avec celles des doigts.

Doigts mixtes (ni carrés ni pointus), intelligence équilibrée, finesse, tact.

Doigts renflés à leur base : bonté ; sentiments élevés ; tendances à l'amour du confortable.

Doigs secs : égoïsme, sécheresse. Intelligence ouverte, accessible à la culture. Aucune grâce, pas de sens esthétique.

Doigts qui s'ouvrent péniblement : esprit lent, incompréhensif. Avarice, médiocrité mentale.

Doigts rejetés en arrière avec excès : trop d'activité intellectuelle, trop de spontanéité. Réflexion insuffisante. Natures excessives, dénuées de modération et de réserve...

Après cette description générale, suit une description pour chaque doigt. Je la supprime pour abréger.

Voilà donc les procédés dont s'est servie Mme Fraya pour diagnostiquer l'intelligence des élèves. Est-ce que ce sont les seuls renseignements qui ont été mis à sa disposition ? Oui, puisque nous n'avons pas répondu à quelques-unes de ses questions. On me fait remarquer cependant que, parmi les enfants qui ont été présentés, quelques-uns avaient les ongles rongés; et ce petit détail a pu les faire juger mal, car l'onycophagie passe couramment pour un symptôme d'enfant vicieux.

Il y a deux séances; le nombre total des enfants examinés a été de 31 ; il se subdivise en 15 filles et 15 garçons. Une des fillettes a passé deux fois, une fois dans chaque séance. On voulait savoir si elle provoquerait un diagnostic identique. Mais le second diagnostic a été si vague qu'on ne saurait le comparer au premier. L'âge des enfants variait de huit ans et demi à quatorze ans. La majorité avait douze ans.

Mme Fraya s'est-elle trompée ? Oui, évidemment. Est-elle tombée juste ? Oui, aussi. Il y a dans ses diagnostics une part de vérité et une part d'erreur. C'est bien naturel. Tout art est faillible. Il n'y a que les fervents qui pourraient s'en étonner, et déclarer que la chiromancie ne se trompe jamais. Elle se trompe comme la graphologie, comme la céphalométrie, comme tout ce qui est humain. Voilà le premier point à établir, à l'encontre de ceux qui, frappés par l'allure mystérieuse de ces arts divinatoires, prennent tout ce qu'on leur dit pour parole d'Évangile.

Donc, la chiromancie, telle qu'elle s'est produite dans cette expérience, s'est trompée ; elle a pris pour des intelligences d'élite des enfants gravement arriérés, et elle a aussi commis l'erreur inverse. L'écart réel étant très grand, l'erreur est très forte. Mais quel est le nombre de ces erreurs ? Ou plutôt quel est leur proportion ? Car tout est là. Il s'agissait de répartir les mains en deux catégories d'intelligence inégale. Si on avait opéré au hasard, sans rien regarder, on aurait fait des diagnostics faux, mêlés à des diagnostics justes, et le calcul des probabilités nous montre que 15 erreurs sur 30 est exactement la part du hasard. Si la chiromancie fait autant d'erreurs, elle ne compte pas, elle n'est que fantaisie.

Eh bien, elle ne fait pas autant d'erreurs.

Pour s'en rendre compte, il faut défalquer quelques cas où le diagnostic est si incertain, qu'on ne sait comment l'interpréter. Il faut aussi laisser de côté quelques élèves sur lesquels la devineresse ne s'est pas prononcée. Il reste 27 diagnostics fermes.

Sur ces 27 diagnostics, j'en compte 17 de justes et 10 de faux, soit une proportion de 63 0/0 réponses justes. C'est supérieur au hasard, qui ne donnerait que 50 0/0.

Décidément, il y a quelque chose de vrai dans la chiromancie. Il y a une relation entre l'intelligence et la forme de la main.

Il faut continuer l'enquête.

III

Je l'ai continuée par une méthode toute différente. A ma demande, M. Gruyelle, instituteur à l'école de la rue Grange-aux-Belles, a bien voulu photographier, avec son habileté coutumière, le dos et la paume de la main de 20 enfants, garçons et filles; il y a 10 garçons et 10 filles. Leur âge varie de dix à treize ans. La moitié de ces enfants est très intelligente, l'autre moitié l'est très peu. Les photographies sont d'une finesse remarquable, et leur dimension permet de les étudier dans tous leurs détails; elles sont réduites de moitié, pas davantage. On a collé sur un même carton le dos et la face de chaque main. Disons encore que ces mains ont été prises dans leur état naturel, sans avoir été lavées au préalable.

Quand toute cette collection fut formée, je m'adressai à une institutrice intelligente et zélée, Mme Moses, et je lui demandai de présenter ces images à des instituteurs et à des institutrices, pour recueillir leur avis. Il fut entendu que chaque personne serait consultée isolément, et donnerait un avis qui ne serait influencé par celui d'aucun témoin. A ces personnes on demanderait d'abord de se prononcer sur le sexe de chaque main, ensuite sur le degré d'intelligence de l'écolier ; on ajouterait, pour guider ce second diagnostic, que les enfants appartenaient en nombre égal à deux groupes : les plus intelligents et les moins intelligents, et que c'était seulement entre ces deux groupes qu'on devait faire porter le choix. Mme Moses ne devait aider le travail d'interprétation par aucune suggestion ; et même, afin d'être sûr de son silence, je lui laissai ignorer la valeur intellectuelle des mains ; elle ne l'apprit que lorsque tous les avis furent recueillis.

Ces avis émanent de 20 personnes, comprenant 10 instituteurs et 10 institutrices, dont l'âge varie de vingt-huit et cinquante-trois ans; chacune ayant dû se prononcer sur 20 images, on a recueilli en tout 400 opinions. Il nous faut rechercher s'il est possible de tirer de tout cela quelque conclusion un peu claire.

En ce qui concerne le sexe, les diagnostics exacts ont été de 72 0/0 pour les institutrices et de 69 0/0 pour les instituteurs, soit en moyenne 70,5 0/0, proportion bien supérieure au hasard, qui serait seulement de 50 0/0. Il est donc incontestable que le sexe d'une main d'écolier de huit à treize ans se reconnaît même dans une photographie, sans indication tirée de bagues ou de manchettes, etc., car toutes nos mains étaient entièrement nues et dépourvues d'éléments étrangers.

Pour la reconnaissance du degré d'intelligence, on a une déception ; les diagnostics sont beaucoup moins sûrs ; la vérité n'est atteinte par les hommes que dans 60 0/0 des cas, et par les femmes que dans 48 0/0, ce qui ferait une moyenne de 54 0/0, à peine supérieure au hasard, lequel est ici, comme pour le diagnostic du sexe, égal à 50 0/0 A la réflexion, cette incertitude de jugement ne doit pas nous étonner. Elle ne prouve pas que la main d'écolier soit inexpressive; il vaut mieux supposer que le résultat négatif de l'examen doit être mis sur le compte d'un manque d'observation. Un maître regarde tout naturellement la physionomie de ses élèves ; c'est surtout dans leurs yeux qu'il voit s'ils sont attentifs et s'ils ont compris la leçon. Mais bien rarement, presque jamais il ne regarde leurs mains. Mme Fraya, avec son diagnostic de 63 0/0 appréciations justes, est donc supérieure, par le talent d'observation, à la moyenne des instituteurs; il est vrai qu'elle a examiné et palpé des mains vivantes, tandis que les instituteurs n'ont travaillé que sur d'immobiles images.

Nous en étions là de nos constatations lorsque l'idée me vint d'appliquer à cette enquête une méthode nouvelle, dont j'avais d'abord fait l'application à la graphologie et à la physiognomonie. C'est *la méthode des majorités*. Elle consiste, étant donnée une expérience où on a recueilli les suffrages de plusieurs personnes, à ne tenir compte que de la majorité des suffrages. On considère cette pluralité de personnes comme une personne unique, une sorte de personnalité morale, dont l'opinion s'exprime par la voie de la majorité. Ainsi, voilà une main que 7 personnes ont trouvée intelligente et que 13 personnes ont trouvée inintelligente. Nous éliminons l'avis de 7 personnes en minorité, nous considérons cet avis comme non avenu, nous retenons seulement l'opinion de la majorité, et nous dirons que notre personnalité collective a déclaré que cette main est inintelligente. En procédant de cette manière pour toutes les réponses, on emploie un mode de calcul qui met en évidence des résultats bien différents de ceux que nous avons obtenus tout d'abord, par la méthode plus connue des moyennes ; et ce qu'il y a de bien curieux, c'est que les résultats de la méthode des majorités sont plus rapprochés de la vérité que ceux de la moyenne. En d'autres termes, la personnalité collective se trompe bien moins souvent que la moyenne ou l'ensemble des membres qui la composent.

Citons quelques chiffres qui le démontrent éloquemment. Il faut éliminer des 20 mains de la collection, 3 mains pour lesquelles les suffrages se sont répartis en nombre égal; il reste donc seulement 17 images de mains sur lesquelles une majorité s'est formée. Or, sur ces 17 cas, la personnalité collective ne s'est trompée que 4 fois, elle a vu juste pour le reste. Cela lui constitue un pourcentage de réponses exactes égal à 76,5 0/0, bien supérieur à la moyenne ordinaire, qui était de 54 0/0. L'écart est assez grand pour faire réfléchir. C'est même véritablement un écart énorme.

Autre question. La part de vérité qu'on relève dans les jugements de la personnalité collective est-elle supérieure à celle qu'on relève dans les jugements de n'importe quel nombre composant l'ensemble des expérimentateurs? Oui. La personnalité fictive ne s'est trompée que 4 fois sur 17 cas, ce qui ferait à peu près 4,7 sur 20. Or, les instituteurs et institutrices qui ont commis le moins d'erreur ont dépassé ce nombre. Voici, en effet, un petit relevé qui le montre.

1	expérimentateur a commis......	5 erreurs.
2	expérimentateurs ont commis...	6 —
7	— — ...	8 —
4	— — ...	10 —
4	— — ...	12 —
1	— — ...	1 —

On le voit, la majorité est supérieure en exactitude de jugement non seulement à la moyenne, mais encore à n'importe lequel des individus composant cette moyenne. Pratiquement, la méthode des majorités nous a offert un moyen de qualité supérieure pour se

rapprocher de la vérité. Ce procédé, nous le rappelons, ne s'applique pas seulement au cas présent; il trouverait aussi son application, l'expérience l'a prouvé, au diagnostic de l'intelligence dans l'écriture et dans la physionomie.

Voilà qui est bien surprenant. Que s'est-il donc passé? Et comment peut-on expliquer qu'une personnalité morale, qui est aussi fictive que celle d'une société, montre plus d'intelligence que les éléments réels dont elle est une émanation?

M. Borel, dans un article que nous publions dans le présent volume de l'*Année*, sur le *calcul des probabilités et la méthode des majorités*, a examiné le problème au point de vue mathématique. Je me borne ici à quelques considérations très vagues de psychologie. Cette méthode me paraît être un réactif des éléments subconscients de nos jugements. Je suppose qu'il existe réellement dans les images de mains qui ont été présentées aux instituteurs des caractères particuliers qui expriment l'intelligence. Mais ces caractères ne sont pas connus des expérimentateurs, on ne les leur a pas appris, et ils seraient probablement incapables de les formuler en termes clairs. De plus, ce sont probablement des caractères un peu vagues, mal définis, qui peuvent être dissimulés de temps en temps, et en quelque sorte recouverts, par des caractères différents.

Tout d'abord, la méthode des majorités permet de faire le triage entre les caractères qui sont constants et ceux qui sont variables, comme le ferait sans doute la méthode des moyennes, car, par la répétition des expériences, ce qui est constant est mis en lumière, et ce qui est variable s'élimine.

Il y a là un mécanisme connu, souvent décrit, et sur lequel nous pensons qu'il est inutile d'insister. Mais le point précis où la méthode des majorités nous paraît supérieure à celle des moyennes est le suivant. Toutes les images de mains qui sont présentées à l'examen ne sont pas équivalentes; il y en a qui contiennent en plus grand nombre que d'autres ces signes expressifs de l'intelligence. Cette main-ci en contient un seul, je suppose; cette autre en contient deux, ou trois, ou quatre, Il y a des mains à expression faible, et des mains à expression forte. Dans toutes les questions qu'on étudie scientifiquement, on rencontre des combinaisons de ce genre; il y a des sujets d'étude qui sont plus favorables que d'autres, et le clinicien connaît bien ces « perles cliniques », c'est-à-dire ces malades qui lui en apprennent plus que cent autres malades sur la pathogénie. En présence de ces cas privilégiés, que fait la méthode des moyennes? Elle les méconnaît; car c'est une méthode aveuglément niveleuse, égalitaire quand il ne faut pas l'être. La méthode des moyennes appliquée à la chiromancie, par exemple, calcule les erreurs et les appréciations justes qui ont eu lieu pour toutes les mains sans distinction; elle met l'éteignoir sur l'éclat de l'expérience instructive. Au contraire, la méthode des majorités me paraît être une méthode plus sélective, et par conséquent plus intelligente. Elle ne laisse pas retomber dans la masse des éléments sans valeur l'observation qui présente un rien de caractéristique, puisqu'elle ne totalise pas tous les jugements de tous les observateurs sur toutes les mains, mais met surtout en relief l'influence propre de chaque main sur les suffrages. C'est à la personnalité de l'objet étudié, plutôt qu'à celle du sujet qui étudie, que la méthode des majorités donne la première place. Mon explication reste encore un peu obscure, et surtout hypothétique; ce n'est pas étonnant, la question est nouvelle, et a besoin encore de longues études, à la fois théoriques et expérimentales; et je ne voudrais pas m'engager trop dans des explications qui pourraient être démenties par la suite.

Il semble bien résulter de ces constatations, d'abord qu'il existe une signification d'intelligence, grande ou petite, dans un grand nombre de formes anatomiques qu'on ne penserait pas utile d'examiner à ce point de vue, et, d'autre part, que nous tenons une méthode nouvelle, qui, convenablement étudiée, améliorée et appliquée, est capable de nous rendre les plus grands services. Puisque le hasard nous a mis entre les mains cet outil, nous chercherons à nous en servir.

ALFRED BINET.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *Les Sorcières de Miguette.*

Une nouvelle figure vient d'enrichir la littérature romanesque: c'est Miguette de Cante-Cigale, la petite paysanne landaise aux grands yeux noirs, aux joues dorées de hâle, à la fois souple et raidie sous la cruche d'argile brune posée sur la tête et retenue d'une main, geste de canéphore qui donne une noblesse singulière aux femmes de ce pays.

Miguette est l'héroïne du dernier roman paru dans cette collection si intéressante des Ecrivains régionaux, que publie la nouvelle librairie nationale, sous le titre des « Pays de France ». L'auteur, M. Emmanuel Delbousquet, dont le nom est déjà bien connu dans les milieux littéraires, a cette originalité intéressante de n'être jamais venu à Paris. Après avoir vigoureusement travaillé, tout jeune étudiant, à la bonne cause de la décentralisation littéraire dans des revues toulousaines, *les Essais des Jeunes*, *l'Effort*, il s'est retiré dans sa maison patrimoniale du bourg de Sos, en pays d'Albret, que M. Victor Doussy se plaît à nous décrire :

« Il habite sa maison natale, une maison à un étage, précédée d'un perron qu'ornemente une grille de fer. Printemps et automne, elle baigne dans l'odeur des roses et des glycines grimpantes. De son cabinet de

travail, le poète domine la place publique, une toute petite place de toute petite ville d'où éclate, une fois la semaine, l'animation des paysannes au marché, dans la sonorité de leur dialecte musical. Si, à la fenêtre, il se penche un peu vers l'est, il aperçoit, fermant la perspective de la rue déclive, les collines de l'Armagnac, avec ses vignes espacées de terres fortes, pareilles, aux mois des labours, à de jaunes coulées de laves que le soleil, géométriquement, aurait durcies. C'est dans ce cadre, au milieu des tendresses d'une famille respectueuse de sa pensée, que Delbousquet a écrit *le Mazareille, Margot, l'Ecarteur, le Champ de la Race, Miguette de Cante-Cigale, En Gascogne...*

« A vrai dire, malgré la liste imposante de ces œuvres, l'existence qu'il y mène n'est pourtant pas celle d'un homme de lettres, rivé à son bureau, entre un horizon de quatre murs. Notre romancier, comme jadis Lamartine, travaille à cheval. Presque tous les matins, dès l'aube, il part, monté sur sa blanche jument Césette, pour, selon la saison, suivre une chasse à courre, ou goûter uniquement, sur la lande rase, l'ivresse du galop, le vertige de l'espace et de la lumière. Les nerfs vibrants, il offre son esprit ouvert à un tourbillon d'images qui, triées et cristallisées dans le recueillement, s'ordonneront sans effort à son appel. Au cours de longues randonnées il a appris par cœur, — de la Gironde à la barre de l'Adour, de la Chalosse à l'Armagnac, — le grand pays du sable. Il en a reconnu lui-même les frontières. Cela explique que, dans ses livres, la géographie et l'ethnographie de la Lande soient d'une précision rigoureusement scientifiques.

« Mais la connaissance d'un pays ni le talent ne suffisent pas pour l'exalter fortement : il faut l'aimer. M. Emmanuel Delbousquet aime sa lande au point que, hors de ses forêts, il étouffe littéralement. Sa vie intellectuelle comme sa vie physique ont besoin de s'épanouir aux grands souffles marins qui balayent sans cesse l'azur de notre Gascogne. La pensée même d'un voyage à Paris lui est intolérable. Je crois que ce *cas*, unique dans toute la littérature de la province, vaut la peine d'être noté. » (*La Revue Critique*, n° du 10 juillet.)

La lande est, en effet, la véritable héroïne des romans et des poèmes de M. Delbousquet. Dans ce dernier livre, *Miguette de Cante-Cigale*, qui est un petit chef d'œuvre, l'idylle, d'une si chaude saveur pourtant, doit le meilleur de son charme au paysage qui l'encadre, à l'atmosphère, au vent de la mer, à l'odeur de résine échauffée par le grand soleil, et des plantes aromatiques. Et surtout, l'auteur a su l'entourer pittoresquement de scènes locales, comme la *biquerie*, les « aguillonnès » chantant leurs souhaits sur l'antique rythme venu du fond des âges, le crucifiement des éperviers, la longue description de la noce, avec ses vieux chants traditionnels.

Il s'est bien gardé d'oublier le merveilleux de la lande.

⁂

Nous voyons la pâle Adelmie, jalouse de Miguette, aller demander à son curé scandalisé de lui dire « la messe de *Sént-Sécari* », dont l'effet est tel que celui ou celle *contre* qui elle est dite se dessèche et meurt dans l'année.

Nous assistons à la mort tragique de *la poussouère* (la sorcière), dévorée par ses chats noirs. Tout le pays redoutait sa puissance. La Cétotte, tante de Miguette, petite vieille proprette au visage étroit et fin, raconte en baissant la voix un des prodiges de la sorcière : « J'allai la consulter un soir de printemps orageux et chaud ; je suivis le chemin du Guacadolie, qui passe à travers les plus épais fourrés du pays : les ajoncs, gros comme des arbres, les branches énormes, les genévriers y font des deux côtés comme une muraille impénétrable, taillée à la hache ; puis on dévale une combe noire de houx et de ronciers.

« Je l'aperçus, elle, la sorcière, longue et décharnée, qui s'en allait à petits pas rapides tout au bout du *Carrey*, à l'endroit où il tourne brusquement pour plonger dans la ravine. Elle portait sur la tête un fagot de branches mortes et quand son cotillon disparut derrière le fourré, je vis... oh ! quelle surprise en cette saison !... je vis... oh ! tu ne devineras jamais, petite... je vis une belle pomme rouge et jaune qui se balançait à la crête épineuse d'un ajonc. Par quel miracle un fruit de pommier enté, un fruit d'automne, avait-il germé, mûri, à la prime, sur un buisson sauvage ? Je passai tout proche, sans pouvoir détourner les yeux, et je n'osai pas le cueillir.

« Et plus tard, au coucher du soleil de mai, vers les sept heures peut-être, comme j'avais bu chez la Pitchanchiro le breuvage sacré qu'elle fabrique en secret, et répété neuf fois en m'en retournant les prières prescrites, je le revis là, étendu sur le seuil de la maison, celui que j'aimais plus que ma vie, ton père, Miguette !

« Et Cétotte pleura doucement. »

La lande a ses loups-garous, courant légèrement sous la lune ; si on ose les frapper, l'animal s'écrie : « Tu m'as blessé ! » Et le lendemain un sorcier est alité. Ces merveilleuses histoires, que croyaient fermement nos grands-pères et dont nos pères riaient, les psychistes les expliquent aujourd'hui par le dégagement du corps astral, lequel (disent ceux qui croient à des incarnations ascendantes) emprunte les formes

qu'il a occupées lors de précédentes incarnations. Ces sorties en astral ne sont possibles qu'avec l'aide de forces intelligentes mauvaises, élémentals ou démons, dont le rôle, en vertu d'un pacte réel ou tacite, consiste tant à guider l'astral à sa sortie du corps matériel qu'à protéger le sorcier pendant son aventure.

La lande a ses fées, qu'on appelle *las hades*. Elle entend passer la nuit, au-dessus de ses bruyères vineuses et de ses sombres « pignadas », cette mystérieuse Chasse Volante qui remplit de ses clameurs fantastiques non seulement les légendes des pays du Nord, mais toutes nos vieilles légendes provinciales : « Chasse Annequin » ou «Mesquie Hellequin » en Normandie, « Chasse d'Oliferne » ou « du roi Hérode » dans le Jura, « Chasse de Proserpine » ou « de la mère Harpine » en Bretagne, « Chasse du roi Artus » dans les Landes. Elle apparaît avec des caractères particuliers dans chacune de ces contrées ; mais c'est toujours une chevauchée bruyante, parfois entrevue, parfois seulement entendue par les paysans épouvantés. Le Veneur de Fontainebleau, qui effraya si fort François I[er] et Henri IV (et qu'une jeune Anglaise, passant dans la forêt à bicyclette, apercevait encore il y a deux ans) ; la « Chasseresse » de Moissez, le « chasseur de Scey » en Varey portent le bouton de cet équipage fantastique. Un de nos amis, qui habite au flanc d'une croupe du plateau landais, nous envoyait, sur cette « Chasse du Roi Artus », célèbre dans les Landes, une intéressante communication :

« Il est peu de gens d'un certain âge, ici, qui n'aient entendu, au moins une fois dans leur vie, la *Chasse volante*, et je pourrais citer tel vieux routier qui, dans sa longue existence de noctambule, l'a entendue trois et quatre fois. Mais n'interrogez pas les paysans ; vous les verriez mal à l'aise, et ils vous répondraient : « Faut pas parler de cela, ça porte malheur. »

« Pour moi, qui n'ai aucune raison de faire le mystérieux, je ne vois pas d'inconvénient à vous citer le cas le plus net et le plus précis qui soit à ma connaissance. Comme il a eu pour témoins mes parents et toute leur maison, j'en puis parler fort savamment.

« C'était en 1876, un samedi (je précise), assez tard dans la soirée. Les enfants étaient couchés, mais ma mère était encore au salon, et mon père dans le jardin, avec quatre hommes de ses fermiers qui prenaient congé. Les portes et les fenêtres étaient ouvertes, car la nuit était délicieuse, le ciel resplendissant d'étoiles, sans la moindre brume, et la nature entière reposait dans le calme et le plus profond silence.

« Tout à coup, on entendit comme un bruit lointain de troupe au galop grossir et se rapprocher avec une vitesse vertigineuse ; mais aucune trépidation n'ébranlait le sol, et bien que rien ne vînt troubler l'atmosphère, aucun nuage ternir l'éclat des étoiles, il semblait que le bruit tombât du ciel .. Bientôt, on n'en put douter : c'était bien un *lancé* de chasse, un galop furieux, un ouragan de chiens escortés de chevaux et constamment excités ; ces cris, jetés d'une voix éclatante, déchiraient l'air : « Tayaut ! Tayaut !.. là ! là ! » Et tout cela passa au-dessus de la maison, au-dessus des assistants éparpillés dans le jardin, dans la cour, dans les fermes, *et les chiens, réveillés, hurlèrent furieusement*, tirant après leur chaîne, levant le nez en l'air.

« Le bruit *astral* passa, la troupe, invisible pour nos yeux de taupes, s'enfuit aussi rapide qu'elle était venue... c'était fini.

« Le fait s'était déjà produit chez nous, et il s'est reproduit plus d'une fois ailleurs, mais celui que je viens de vous raconter est le plus net, le plus complet que je sache autour de nous, et qui a eu le plus de témoins. C'est toujours la nuit que la chose se passe, mais il n'y a que les sceptiques par vocation pour ignorer que la lumière (telle que nous l'entendons) a toujours été un obstacle matériel à la manifestation humaine des forces psychiques ou spirituelles, comme il vous plaira de les appeler. »

Continuateur de Bladé, il sied à M. Delbousquet de sauver de l'oubli les vieilles légendes comme les vieux chants, et de nous révéler tout ce que l'ancestralité sarrazine a laissé de mystère dans l'âme landaise, ardente et mélancolique.

GEORGE MALET.

Les Séances du médium Miller

(*Suite.* Voir les numéros des 1[er] et 15 juillet et 1[er] août.)

Après la séance de contrôle du 25 juin, Miller donna, le 28 juin, une séance à la *Société française d'Etude des phénomènes psychiques*, 57, rue du Faubourg Saint-Martin, mais elle ne fut pas très bonne, les conditions pour l'obtention des phénomènes étant mauvaises. Le cabinet n'avait pas été formé ainsi que le veut le médium, il y avait trop de monde, une centaine de personnes, et une grande agitation régnait parmi les assistants. Toutes ces choses influencèrent plus ou moins le médium, et le médium est-il influencé par de mauvaises conditions, y a-t-il un manque d'harmonie, la séance s'en ressent.

Miller étant assis près du cabinet, après que M. Léon Denis eut donné quelques renseignements à la place de Gabriel Delanne, président de la Société et absent

pour raison de santé, puis eut prié, Camille Chaigneau récita la poésie qui lui avait été inspirée par les paroles de Betsy à la séance du 23 : « Où il n'y a pas de fleurs, on ne peut pas prendre de miel », et les manifestations commencèrent, Miller signalant lui-même les apparitions. Les premières eurent beaucoup moins d'intensité qu'aux autres séances, et quelques spectateurs dirent avoir l'impression de projections lumineuses. Mais deux noms donnés par les formes « éthérialisées » furent reconnus, l'un celui de Marie Duprat, qui venait pour une parente qui se trouvait dans l'assemblée, l'autre celui de Jeanne Perret, sœur d'un monsieur qui assistait à la séance.

Quand Miller entra dans le cabinet, Betsy avait dit déjà à Mme Letort, qui se trouvait tout près du cabinet, à gauche : « On aurait dû se servir de la petite pièce au fond pour le cabinet, car celui-ci avance trop... Je ne puis pas faire venir les esprits en dehors du cabinet, car le cabinet est mal fait, trop grand... Il fait ici trop chaud. »

Le médium entra dans le cabinet, il se passa quelque temps avant que rien ne se produisit. On sentit du parfum, on entendit rire Betsy. Miller, pas encore en trance, dit qu'il y avait un grand vent dans le cabinet, et il fut bien senti dans la salle, du moins par les spectateurs du premier rang.

Après une chanson : *De ma bourse un peu pauvrette*, il y eut une matérialisation en dehors du cabinet, telle que souvent nous l'avons décrite. Quand elle fut formée, elle dit : « Lillie Roberts », et, comme aux autres fois, essaya de se bien montrer, demanda si tous pouvaient la voir.

Lillie Roberts rentrée dans le cabinet, Betsy revint sur les mauvaises conditions de ce soir-là, et elle dit encore : « C'est difficile de travailler, parce que le cabinet est très mal placé... Il ne faut personne derrière le cabinet, parce que cela coupe les fluides, les courants. »

De nouveau, ce fut la boule qui paraît au haut des rideaux, qui flotte, qui descend et se pose sur le parquet, et qui se développe en largeur et en hauteur. Tous crient bien voir la formation du phénomène. C'était le Dr Benton. Il est fort bien matérialisé. Mais il reste à peine, une fois formé : une personne qui est trop près des rideaux, à droite, fait un mouvement qui inquiète l'apparition, et elle se retire aussitôt.

Betsy s'adressant de nouveau à Mme Letort : « Non seulement le cabinet est mal fait, mais il est trop attaché, on ne peut faire glisser les rideaux. Aussi quand trois fantômes veulent se montrer ensemble, cela leur est impossible ».

On commença à sentir du parfum, Betsy demanda un chant, et bientôt apparurent les deux formes d'Effie Dean et de Carrie West, qui restèrent peu. L'une d'elles toucha Mme Letort. Puis on entendit Betsy s'écrier qu'elle était désolée à cause du cabinet. « La lumière tombe sur le médium. » Elle ajoute que personne ne doit toucher à l'esprit. « On l'a déjà dit, et on ne doit pas insister pour vouloir cela ». Quelques instants après, elle ajoute encore qu'il y a trop de mouvement, trop d'agitation, qu'on aurait eu une bonne séance si le cabinet avait été autre. Elle est très ennuyée de cela. Une autre séance sera donnée, mais il faudra attendre.

L'apparition qui sortit du cabinet et s'avança fut Mother Sadi. Elle dit être heureuse de voir tout le monde. Ce fut l'apparition la plus parfaite de la soirée, avec celle du Dr Benton. On la voyait bien dans sa robe traînante, qu'elle développait autour d'elle. On pouvait apercevoir, du moins les spectateurs des deux premiers rangs, sa main fine, remarquer son teint orangé, sous une espèce de tiare. Elle rentra dans le cabinet en disant qu'elle reviendrait, revint effectivement, ne fit que saluer et s'en alla pour ne plus revenir.

Betsy parla : « Il ne faudrait pas causer quand l'apparition est formée. C'est dommage que l'on ne puisse pas se taire quand l'apparition est là. Alors l'esprit ne peut se maintenir, perd pied. La grande difficulté en France, c'est qu'on ne sait pas se taire quand il le faudrait. Après, on peut faire des réflexions tant qu'on veut ». Elle dit encore que la prochaine séance serait au cercle Allan Kardec, quand le médium reviendrait de Londres.

Betsy avait dit de chanter, mais les uns lui obéissaient, les autres causaient, et elle remarqua : « Il ne faut pas que les uns chantent et que les autres causent ; il faut chanter ou causer ». Léon Denis ajouta : « C'est pour établir l'harmonie de pensée ».

Après une poésie dite par le commandant Mantin, poésie que Betsy trouve belle, celle-ci essaye de se montrer, et elle se dépite : « Il lui faut faire tout le tour du cabinet pour qu'on puisse la voir. Si elle ouvre par devant pour se montrer, elle a peur que la lumière ne tombe sur le médium ». Pourtant elle apparut, s'avança. Les spectateurs du côté droit et de face la virent, mais non ceux du côté gauche et ceux du fond de la salle. Elle disparut un instant, se remontra, et elle dit qu'elle ne pouvait plus rien faire. Elle n'était pas fâchée, mais peinée. Ceux qui peuvent la contempler constatent qu'elle est bien en dehors du cabinet. Elle demande : « Tous peuvent-ils me bien voir ? » Plusieurs répondent oui. « Peut-on me voir au fond ? » ajoute-t-elle. On répond unanimement non. « Mais il faut qu'elle finisse », fait-elle, et à l'instant

précis où elle rentre dans la tente, le médium en sort.

Nous nous sommes étendus sur les paroles de Betsy pendant tout le cours de cette séance, sans cependant en répéter un grand nombre, pour que les assistants à une séance de matérialisation comprennent bien que des conditions sont nécessaires pour obtenir des phénomènes.

Le surlendemain matin de cette séance, Miller partit pour Londres. Il ne s'y rendait pas pour donner des séances, mais bien pour des affaires personnelles. Le dimanche 5 juillet, M. et Mme Letort, qui étaient arrivés de la veille à Londres, lui rendirent visite, et à leur sollicitation, Miller, qui est la complaisance même, ce dont on ne saurait trop le remercier, accordait une séance. Il était midi et demi. Un plein jour éclairait la pièce où nous étions. Il s'agissait de savoir à quel endroit aurait lieu la séance, ou chez notre hôtesse, Mrs Stanley Watts, ou chez un de nos amis, M. B... Betsy l'indiqua. Nous l'entendîmes, sans la voir, qui parlait à son médium. C'était la même voix précipitée et gutturale que nous avons entendue souvent. Elle dit : « Ce sera chez le gentleman ». Miller, dans la journée, vint rendre visite à M. B..., à qui nous le présentâmes.

La séance eut donc lieu le lendemain soir lundi, dans le grand salon de la maison de M. B..., à 8 h. 1/2. Les conditions n'étaient pas des meilleures. La séance avait été arrangée à la hâte, le cabinet laissait à désirer, et on eut de la difficulté à obscurcir suffisamment la grande pièce dans laquelle se tenaient une quarantaine d'invités qui, tous, à l'exception du maître de la maison et de nous deux, étaient absolument inconnus de Miller ; il ne les connaissait même pas de nom. D'ailleurs, ayant laissé à M. B... et à Mr Stanley Watts le soin de faire les invitations, nous ne savions nous-mêmes qui serait là, et nous ne connaissions qu'un petit nombre des assistants, sept à huit à peu près.

Le médium avait demandé la veille une lampe à pétrole pour éclairer la séance. M. B..., qui ne se sert que du gaz, n'avait pu en trouver une aux environs de chez lui dans la journée. C'était donc une lampe à gaz coiffée d'un globe d'albâtre et mise sur une petite table au milieu de la grande pièce, qui devait donner de la lumière ; un des assistants se chargeait de la régler pendant la séance, sur les indications du « contrôle ». Miller parut mécontent de ce détail, car la lumière du gaz, même quand ce n'est qu'une faible lueur, comme dans cette séance, est encore un peu crue pour l'obtention des phénomènes

Après une prière dite par un des assistants, la première forme qui se présenta, le médium étant en dehors du cabinet, près de M. B..., si on ne l'aperçut que bien vaguement, par contre dit avec netteté :

— Elisabeth Wilson.

Une dame, assise à côté de M. et Mme Letort, répondit qu'elle avait dans l'au-delà une cousine de ce nom.

Betsy parla pour se plaindre de la lumière, et Miller dit, d'un ton ennuyé : « Je vous l'avais bien dit ; *ils* n'aiment pas le gaz ».

Il y eut après cela une longue attente. La gouvernante du maître de la maison éteignant le gaz à la cuisine, cela accrut la lampe de la séance, et M. B... dut sortir pour recommander à sa gouvernante de ne plus toucher au gaz ; Miller dit que Betsy était fâchée.

Certes, il se passa bien une demi-heure avant que rien ne parût, puis on aperçut quelque chose de blanc.

— *Who is it* ? demanda le médium.

— Margaret Mac Donald.

— Est-ce pour M. Glendenning ? demanda le maître de la maison.

Des coups furent frappés dans le cabinet pour répondre oui.

M. Glendenning, un vieux monsieur bien connu des spirites anglais, répondit qu'il avait connu plusieurs Mac Donald (Mac Donald est un nom commun en Ecosse), mais qu'il ne se rappelait pas d'une Margaret Mac Donald. Une fois qu'on ne vit plus rien, Betsy nous assura, du cabinet, que cette Margaret était bien venue pour M. Glendenning, qu'elle se disait une amie de jeunesse, un « sweetheart ».

M. Glendenning n'avait pas voulu admettre ce qui précède; mais quelques jours après, il écrivit à M.B..., qu'il se rappelait avoir connu, trente ou quarante ans auparavant, une jeune fille du nom de Margaret Mac Donald, que cette jeune fille avait paru, en effet, avoir pour lui des sentiments tendres, et que, lui, il avait éprouvé pour elle une grande admiration.

La troisième apparition dit :

— Mary Watson.

— Venez-vous pour Mary Watson? demanda une dame présente, Mrs Marshall.

L'apparition dit oui, et elle donna d'autres détails que nous ne saisissons pas bien. C'était, croyons-nous, la sœur de cette Mary Watson. On nous expliqua ensuite que Mrs Marshall allait partir le lendemain pour Hunstanton-on-Sea, où elle verrait cette Mary Watson.

La quatrième apparition, qui ne sortit pas, et qui avait l'apparence d'une forme enfantine, s'encadra

dans les pans des rideaux, dit : « Elise », et une dame demanda en français : « Est-ce pour la petite Mary ? » On frappa des coups dans le cabinet pour dire oui, tandis que l'apparition s'évanouissait.

— *Your name*? demanda Miller à la cinquième apparition qui se montra.

— William Cook, fut-il répondu d'une voix forte.

La forme était grande, avait l'aspect mâle.

Un monsieur présent, M. Powell, croyons-nous, déclara que c'était un de ses amis.

Nous racontons tous ces détails, car le fait que ces noms furent donnés et reconnus par des assistants, qui tous, sans exception, étaient inconnus au médium, est spécialement remarquable.

Les apparitions n'étaient que des silhouettes floues, pas bien délimitées et sans relief, ce qu'on est convenu d'appeler des « éthérialisations », mais la voix venait bien d'elles, et il y avait dans la salle assez de lumière pour que la plupart des assistants pussent distinguer le médium.

Miller demanda si l'on voulait visiter le cabinet, ce qui fut refusé par tous comme une injure qu'on lui ferait. Le médium entra dans le cabinet, et Betsy demanda que M. Glendernning vint occuper la chaise laissée vide par lui.

Nous n'entrerons pas en de longs détails à propos de la seconde partie de la séance, ce qui serait répéter ce qui se passe à peu près à toutes les séances de Miller.

Après plusieurs chants, deux apparitions se montrèrent ensemble sur le seuil du cabinet. C'étaient Effie Dean et Carrie West, la tête ceinte chacune de leur bandeau lumineux. Elles saluèrent, s'agitèrent quelque temps, se mouvant, bien indépendantes l'une de l'autre.

Miller n'était pas encore en trance. On entonna et on acheva plusieurs chants, puis deux autres formes se montrèrent, s'avançant en dehors du cabinet. C'étaient deux des sœurs Fox Kate et Margaret.

Tandis qu'on chantait de nouveau, Betsy nous apprit que le médium était tombé en trance, et c'est alors qu'eurent lieu, l'une après l'autre, trois matérialisations en dehors du cabinet, lesquelles se formèrent de la même façon que nous avons souvent décrite. La première fut Lillie Roberts ; la seconde fut le Dr Benton, qui rentra aussitôt dans le cabinet, après avoir lancé son : *Goodnight !... Good bless you !* La troisième fut Joséphine Case.

— *Good evening*, dit elle quand elle fut formée.

Il y eut à ce moment plus de lumière que pendant toute la soirée.

Joséphine Case s'avança, essaya de se faire voir, parla, puis elle se retira, et elle se dématérialisa devant le cabinet, bien en dehors, dématérialisation qui fut bien vue de tous.

La dernière apparition fut celle de Betsy, qui demanda, comme toujours : *Can you see me* ? (Pouvez-vous me bien voir ?), essaya de se bien montrer, rentra dans le cabinet, et finalement reparut pour chanter *The Swanee river*, *Nearer to thee, my God* ! (Plus près de toi, mon Dieu !) cette fois bien accompagnée par les assistants. Elle dit : « *Good night* ! » et ne disparut qu'au moment où le médium fut poussé en dehors des rideaux.

Miller resta quelques instants au milieu de nous, soufflant fort et se passant la main sur les yeux. Les Anglais, qui ont de si bons médiums et qui voient souvent des matérialisations parfaites, étaient étonnés de la puissance des phénomènes obtenus par Miller. Quand celui-ci fut à peu près remis, M. B..., au nom de tous les assistants, lui adressa un chaleureux remerciement pour avoir bien voulu accorder cette séance, qui avait été si belle.

Disons que M. B..., très connu parmi les spirites anglais, et qui a souvent pris chaudement en public la défense des médiums injustement attaqués, ne craint pas d'habitude de voir son nom publié dans un compte-rendu de séance, mais comme en ce moment il est en train de vendre sa maison, il nous a priés de ne pas le nommer, car il ne voudrait pas qu'on crût sa maison hantée.

Le lendemain, à dix heures, M. et Mme Letort disaient au revoir à Miller sur le quai de la gare de Charing Cross ; ils restaient encore à Londres pendant une semaine, et ils devaient assister à plusieurs séances des médiums anglais, séances dont ils rendront compte dans les deux prochains numéros de l'*Echo du Merveilleux*.

CHARLES et ELLEN LETORT.

Littérature et "Merveilleux"

Quelques-uns de nos lecteurs m'ont reproché, l'année dernière, de n'avoir pas, dans mon article : *Les Jeunes auteurs et le* « *Merveilleux* », analysé un plus grand nombre d'ouvrages. « Les romans, les contes dont les auteurs empruntent l'idée au « Merveilleux » ne manquent cependant pas... », m'écrivaient ces lecteurs.

Ils avaient certes raison. De plus en plus, la littérature évolue de notre côté. Dans les journaux, dans les revues, dans les livres nous lisons tous les jours

quelque conte, quelque nouvelle, quelque roman dont le titre et le texte ne seraient nullement déplacés dans les colonnes de l'*Echo du Merveilleux* si... si ce conte, cette nouvelle, ce roman n'étaient précisément ni un conte, ni une nouvelle, ni un roman.

La fiction, si ingénieuse qu'elle soit, n'a, en effet, du point de vue où nous nous plaçons, qu'un intérêt secondaire. Nous enregistrons et tentons d'expliquer des faits, des faits réels et authentifiés : ces faits seuls nous intéressent. Et si nous parlons parfois des aventures imaginées de toutes pièces par les romanciers modernes, nos bavardages ne sauraient avoir, en l'espèce, qu'un seul objet : nous permettre de mesurer, au crédit que leur accordent les écrivains, et à la place qu'ils leur font dans leurs œuvres, les victoires remportées, sur l'indifférence du public, par les phénomènes « merveilleux ».

Force nous est donc de nous borner et de choisir.

Nous parlerons aujourd'hui, sans en discuter les théories, parfois discutables, de trois ouvrages, trois recueils de contes : *Aux Domaines incertains*, par Pierre Ulric; *La Terre ensorcelée*, par Jean Vignaud; *Le Chercheur de Merveilleux*, par J. Joseph-Renaud.

⁂

Dans son premier conte, intitulé *Maison hantée*, M. Pierre Ulric met en scène un savant routinier et suffisant, M. Vlade, qui ne déparerait certes pas la collection académique.

M. Vlade a une fille, Camille, âgée de seize ans, à qui il a scrupuleusement inculqué les saines idées « scientifiques ». On sait ce que cela veut dire...

L'affectation de son père à maintenir le terre-à-terre, à éviter toute allusion au problème de l'au-delà, fait naître, en l'esprit éveillé de la jeune fille, une foule de réflexions profondes. Quelques paroles échappées au savant et aux amis avec qui il aime à s'entretenir « scientifiquement », sonnent étrangement aux oreilles de Camille.....

Or, un soir qu'elle se rafraîchit, avant le dîner, à la source qui chante en un coin du jardin paternel, elle aperçoit une blancheur, une sorte de petit nuage lumineux qui flotte à hauteur d'homme, qui flotte, qui passe et disparaît.

Qu'est-ce donc? Une vapeur montée de l'humidité de la terre?... Non : la tache n'avait rien d'une buée. Un rayon de lune, le reflet d'une étoile?... Non : ni la lune, ni les étoiles ne se montrent encore.

L'étrange incident fut vite oublié. Mais un autre soir, peu après, Camille vit s'avancer, parmi les feuillages du jardin, la même lueur qui s'éclaira et s'évanouit.

Elle rentra pour demander à son père l'explication « scientifique » du phénomène. Mais le savant était fort occupé à zébrer de grands traits rouges un livre qu'il venait de recevoir. Il crayonnait, crayonnait, s'exclamant, monologuant, haussant les épaules.

Furieux, il tendit à sa fille, qui n'osa plus questionner, le livre infâme, en recommandant à Camille de le porter immédiatement au grenier.

Malheureusement, Camille était curieuse... Elle lut une page, puis deux, puis trois. Le livre entier fut dévoré. Et la jeune fille apprit, par cette lecture, que les morts peuvent revenir, et comment ils reviennent.

Le mal est fait. Le poison peu à peu fait son œuvre... Camille se persuade que la lueur est un « esprit ». Elle le croit d'autant plus volontiers qu'à quelque temps de là un ami de son père raconte devant elle, en s'esclaffant naturellement, que la maison habitée par M. Vlade et sa fille est « hantée », selon les commères, par l' « esprit » d'un jeune homme.

Une idylle s'ébauche bientôt entre Camille et le soi-disant jeune homme. La jeune fille s'étiole chaque jour davantage et finit par mourir, sous les yeux aveugles de son père, pour suivre le fantôme qui l'appelle...

Un homme moins « savant » que M. Vlade, par une éducation non restreinte aux seules réalités visibles et tangibles, eût préservé sa fille des dangereux effets d'une lecture aux promesses mensongères, aux mirages trompeurs.

Avec le *Destin*, M. Pierre Ulric nous fait assister à une de ces extraordinaires réalisations de prophéties comme nous en révèle si souvent notre excellente collaboratrice, Mme Louis Maurecy.

Un écrivain consulte en sceptique la célèbre chiromancienne Altaïr, qui lui fait une invraisemblable et brumeuse prédiction. Elle lui dit d'une voix sombre : « Gardez-vous de l'émeraude : — l'émeraude brille et se joue sur son cœur, pierre contre pierre ; l'émeraude brille et se joue dans ses yeux, reflet des flots sans fond en un glauque regard... Gardez-vous de l'émeraude ! Par elle, vous apporterez l'ombre à l'ombre et l'ombre à la lumière... »

La chiromancienne s'avouant incapable d'expliquer le sens de ces paroles, notre écrivain s'en fut de chez elle plus incrédule que jamais.

Deux ans plus tard, la brumeuse prophétie commença de s'éclaircir... Quelques mois après, elle s'était réalisée de point en point.

Une émeraude brillait et se jouait sur le cœur de la délicieuse et insensible Savine Chenevière, pierre contre pierre ; elle brillait et se jouait dans ses yeux, reflet des flots sans fond en un glauque regard. Par

elle, le sceptique écrivain apporta l'ombre à l'ombre, car son fascinant reflet lui fit mettre en complet oubli l'épouse qu'il avait perdue ; l'ombre à la lumière, il l'apporta à M. Chenevière, le mari de Savine, qu'il étendit raide mort, en duel, d'un coup d'épée.

Incantation est un poétique exemple de vision pendant le sommeil.

Un poète, amoureux de la blonde fille d'un châtelain, vient, une nuit, s'asseoir sur la margelle d'un puits que surplombent les fenêtres de la chambre de la belle damoiselle.

« Ah ! murmure-t-il, si la pensée, triste enfermée au fond du cœur des hommes, pouvait, par notre volonté, sortir de nous, et, elle la subtile, l'impalpable, fuir où son désir l'emporte !.. »

Il faut croire que cela ne lui est pas impossible, car voici qu'apparaît au balcon celle que le poète appelle. Nullement étonnée de l'apercevoir là, elle dit au rimeur :

« Le songe qui vous découvrait à mes yeux ne me trompait donc pas ! »

« Nos rêves sont plus vrais que nos veilles », répond le poète.

L'Ombre du sire de Maupré est la curieuse et touchante histoire de deux femmes qui, à plusieurs siècles de distance, sont victimes de la même aventure tragique, et cela au même endroit, par la faute de deux personnages de la même lignée, portant exactement le même nom : Olivier.

Deux légendes complètent l'ouvrage de M. Pierre Ulric, l'une, *Le Lac de Diane*, d'une poésie intense, tour à tour berceuse, tragique et philosophique ; l'autre, *L'Ame de sainte Alda*, toute parfumée d'encens.

⁂

Alors que, dans *Les Domaines incertains*, l'auteur, M. Pierre Ulric, fait — à toute vapeur — le tour du pays du Mystère, M. Jean Vignaud, dans *La Terre ensorcelée*, explore plus simplement l'âme naïve et farouche des paysans de la Gironde et de la Lande. Meurtre et sorcellerie !

Le conte intitulé *Les Danseurs* nous initie aux superstitions des bergers et à leurs procédés de vengeance. Les pratiques de sorcellerie n'y sont pas étrangères.

Le Marché aux chandelles, ainsi nommé parce qu'il s'ouvre, avant le lever du soleil, à la vacillante lueur des chandelles, est une intéressante histoire de rebouteuse.

Une vieille paysanne, la mère Raboutet, entre, en revenant du marché, chez La Micheneau, célèbre rebouteuse dont elle est, depuis vingt ans, la cliente fidèle. Elle vient lui demander conseils et remèdes, car elle est malade.

Les uns et les autres sont simples, mais bizarres : la fermière devra tout d'abord rentrer chez elle au plus tôt et avoir bien soin de pénétrer dans la maison à reculons. Parfaitement ! Auparavant, elle aura acheté un cœur de bœuf piqué de treize épingles. Elle le fera cuire, boira une partie du bouillon et se frictionnera avec le reste.

« Est-ce tout ? demande la mère Raboutet. »

Non pas. Il sera encore indispensable de mettre tout le monde hors du logis, afin d'y rester seule. Prendre bien garde de n'ouvrir la porte à quiconque pourrait frapper. Surtout, ne pas croire un traître mot des mensonges qu'on lui racontera sur son fils et sa bru, à seule fin de l'amener à sortir.

« Et qui viendra me délivrer ? » gémit la paysanne qu'est loin d'enchanter la perspective d'une telle réclusion.

« Un mort passera devant la maison, répond gravement la rebouteuse, et tu le suivras. Tu pourras rejoindre le cortège à l'église, car tu seras sauvée ».

Inutile de noter que les prescriptions de La Micheneau furent religieusement suivies.

Un jour, des voisins crient à la recluse : « Sors donc, ton fils est mort !... »

« Tant mieux », pense la paysanne qui ne fait pas le moindre mouvement. Et elle songe qu'elle n'a plus, maintenant, pour être guérie, qu'à voir passer un mort devant sa porte.

Il en passe un deux jours après :

Dès qu'elle l'aperçoit, la mère Raboutet se sent guérie, guérie radicalement.

Heureuse, elle se précipite sur la route et demande le nom du mort.

C'est son fils !...

Le coup est rude pour la vieille femme, qui meurt deux jours après.

Ainsi fut-elle, comme l'avait prédit La Micheneau, définitivement guérie par le passage d'un mort...

La silhouette d'une autre rebouteuse, La Maugère, passe et repasse devant les yeux du lecteur de l'émouvant récit du même auteur, *L'enfant de la Lande*.

La Maugère prédit, avec une précision remarquable, des événements qui mettent une rare bonne grâce à se réaliser à point donné. Elle a recours, pour soigner ses malades, à des procédés étranges mais peu recommandables, puisque, tout comme ceux que prescrirait un médecin diplômé, ils tuent les gens qui les subissent : grains de millet et de blé brûlés, à minuit, dans un bois, au carrefour de trois routes, tandis qu'on prononce tout haut, par trois fois, le nom du malade ;

crapauds lâchés dans la chambre à coucher du moribond ; oiseaux fendus en deux et placés, chauds encore, sur la tête du client qui râle, etc. etc.

***

Autant que les *Domaines incertains*, et que la *Terre ensorcelée*, le *Chercheur de Merveilleux*, de M. Joseph-Renaud, nous intéresse.

Les dix contes que renferme ce recueil sont seulement beaucoup plus terrifiants... Ce sont, pour la plupart, des histoires à donner le cauchemar. Le *Chercheur de Merveilleux* n'est pas un livre de chevet.

Voyez, par exemple, la nouvelle intitulée *Fatima*.

Fatima, jeune et belle danseuse, s'amusait à tuer les gens, les gens qui ne lui déplaisaient pas. Elle tua ainsi, tant à Tunis qu'à Paris, une dizaine de personnes.

Le plus singulier, c'est qu'on ne parvenait point à la convaincre de meurtre.

Pourquoi ?

Pour cette raison péremptoire que Fatima ne vous assassinait que lorsqu'elle se trouvait éloignée de vous de plusieurs kilomètres, et au milieu de nombreuses personnes qui pouvaient témoigner qu'à l'heure présumée du crime, la danseuse était avec eux.

— Alors... direz-vous, elle les empoisonnait ?

— Nullement.

— Elle les faisait tuer ?

— Pas davantage. Aucune marque de violence ne put jamais être relevée sur le corps des victimes de la belle Fatima.

— Ce M. Renaud veut rire !

Il n'en a guère envie. Et il vous répond : « Fatima tuait, à distance, par sa seule volonté, et grâce, sans doute, à une extériorisation vénéneuse ». Et le mieux, c'est qu'il le prouve.

Il le prouve en contant l'aventure extraordinaire survenue à un jeune Parisien qui, par une circonstance presque miraculeuse, échappa à l'influence mortelle de Fatima, s'exerçant à travers des kilomètres de muraille et d'humanité.

Et c'est précisément cette circonstance qui démontre — qui démontrerait si l'histoire était authentique — le bien fondé de la thèse originale et hardie, mais point si paradoxale peut-être, soutenue par M. Joseph-Renaud.

Je ne déflorerai pas en le résumant ce conte terrifiant, le meilleur, à mon avis, de l'excellent ouvrage de M. Joseph Renaud. Si vous ne l'avez déjà lu, lisez-le — en plein jour.

On frissonne un peu moins à la lecture du *Violon de l'enlizé*, qui est cependant, lui aussi, un conte très dramatique.

Dans le *Conseil*, l'auteur fait revenir un mort parmi les vivants. Il s'agit d'un maître d'armes qui apparaît, pendant un duel, à l'un de ses élèves. Ce dernier, dont l'adversaire est de première force, va être atteint, quand il aperçoit, à quelques mètres de lui, son professeur d'escrime qui, par gestes, lui indique comment il peut parer et toucher.

L'élève, qui, grâce à ce secours, est sorti victorieux du combat, se met aussitôt à la recherche de son maître d'armes. Malgré toutes ses recherches, il ne parvient pas à le trouver.

« Le professeur est rentré chez lui », se dit il.

Et il donne l'ordre à un cocher de passer à la salle d'armes. Il apprend en y arrivant que le professeur est mort à midi. Or, il avait eu sa vision à midi et demi...

Je n'analyserai ni la tragique *Hallucinée*, ni l'angoissant *Fantôme boîteux*, la place me manquant pour le faire. Je dirai simplement que ces deux contes valent ceux dont j'ai parlé plus haut.

Le style alerte et clair de M. Joseph-Renaud, mieux encore peut-être que celui, plus poétique, plus nuancé, plus fouillé, de MM. Pierre Ulric et Jean Vignaud, convient à la littérature « merveilleuse ». Car le « Merveilleux » a maintenant toute une littérature à lui, ce qui tendrait à prouver que son ennemi, le Dr Le Bon, exagérait un peu en annonçant sa mort.

GEORGES MEUNIER.

PHOTOGRAPHIES FLUIDO-MAGNÉTIQUES

M. le commandant Darget publie, dans la *Nouvelle Presse*, un intéressant article sur la photographie de la pensée. Nous en extrayons le passage suivant qui a trait aux divers procédés à employer pour faire de la photographie fluidique.

Les clichés fluidiques s'obtiennent à sec, ou bien la plaque placée dans le bain révélateur. On peut employer indifféremment les plaques ordinaires — 6/9 de préférence — Lumière, Jougla, Guilleminot, etc., j'emploie habituellement le révélateur à l'Hydroquinone ; mais on peut se servir de tous les révélateurs photographiques.

Lorsque la plaque devient noire, et il faut la laisser assez noircir, la mettre dans le fixateur, c'est-à-dire dans la cuvette contenant l'hyposulfite de soude ; regarder l'image quand la plaque est désiodée et la laver pendant 3/4 d'heure.

La plaque à sec peut être mise sur le front, sur la nuque, maintenue par un bandeau ou un mouchoir ; ou bien sur le cœur, l'épigastre, sur une par-

tie quelconque du corps malade, fiévreuse. On peut la laisser en place longtemps, pendant une heure, tout en vaquant à ses affaires. On la prépare dans la chambre noire, à la lumière rouge, en l'entourant d'une double enveloppe de papier noir. On la place sur le corps, côté gélatine du côté de la peau, de préférence. On peut aussi prendre la plaque sèche à nu avec les mains et la maintenir à un centimètre du front, dans la chambre noire, pendant 10 ou 15 minutes. C'est ainsi que j'ai obtenu mes belles photos La Colère, l'Aigle et tant d'autres. On peut obtenir du fluide et des figures en magnétisant une plaque en chambre noire, avec les mains, dans le même temps.

L'obtention des photos est irrégulière, capricieuse, sans qu'on puisse formuler une loi quelconque en raison de ce qu'on a obtenu précédemment.

On éprouve quelquefois des étonnements comme lorsque la foudre enlève la chemise d'un homme sans le blesser et en lui laissant les autres habits.

S'il s'agit d'une photographie spirite on n'obtient habituellement rien de cette nature quand on le demande, et on obtient quelquefois une figure très caractéristique quand on n'avait voulu qu'obtenir un peu de fluide.

— *Photographie dans le bain révélateur.* — Si on met une plaque dans le bain révélateur et qu'on place deux ou trois doigts de chaque main sur la gélatine de la plaque mouillée, pendant 10 à 15 minutes, on obtient généralement des effluves noirs, plus ou moins variés de forme et quelquefois colorés d'une ou plusieurs couleurs. Si on place les doigts côté verre, on obtient des effluves d'une forme différente, un fluide irisé, des marbrures ; il m'est arrivé cependant d'avoir des figures par ce procédé.

Si on met des pièces de monnaie sur la gélatine et qu'on pose un ou deux doigts sur chaque pièce, les pièces s'impriment généralement et donnent leur effigie comme si on les avait photographiées avec un objectif. — 15 minutes de pose ou plus. — Quelquefois l'image des pièces est colorée.

— *Photo fluidiques avec l'appareil.* — Quelquefois les photographes jettent des plaques sous prétexte que le portrait a des taches, et font poser une deuxième fois le client. Or, souvent ces taches ne sont que des effluves de fluide vital. M. Agullana, un puissant médium de Bordeaux, produit des taches à volonté, en prévenant à l'avance les photographes qui tirent son portrait et à leur grande stupéfaction.

D'ailleurs j'ai remarqué que les médiums, ainsi que les magnétiseurs, produisent des effluves très facilement.

M. Arsouze vient de m'envoyer de Liège deux poses de la même personne tirées par lui, au même endroit, à 5 minutes d'intervalle, et dont la deuxième pose est remarquable par les nombreuses taches fluidiques et caractéristiques qui l'entourent. On y sent des figures inachevées, des empreintes voulues. Si vous braquez un objectif ouvert en face de votre lit quand vous êtes couché, dans la plus complète obscurité, et que vous le laissiez en place pendant un certain temps, soit une heure par exemple, vous risquez fort d'avoir des empreintes d'êtres ou de radiations de l'espace dont parle Emmanuel Vauchez.

Les procédés que, de mémoire, je viens d'indiquer sont forcément incomplets ; mais la pratique amènera les expérimentateurs à en trouver bien d'autres ; car nous ne sommes qu'au commencement d'une très vaste science.

Commandant DARGET.

A LOURDES

LA PETITE VENDÉENNE

Une bien jolie scène se passait, le 8 mars dernier, à Prelier, petit village de cette généreuse paroisse de la Boissière de Montaigu qui, lors des inventaires, sut opposer au fisc une si vaillante résistance, et vit toute la cure aller en prison pour défendre contre l'injustice de la loi et l'arbitraire du gouvernement les droits imprescriptibles de l'Eglise.

Dans une petite propriété de Prelier, vit une excellente famille de six enfants, cinq filles et un petit garçon de neuf ans. Tous se portent bien.

Forte et vigoureuse jusqu'à l'âge de quine ans, la plus jeune des filles, Stéphanie Proteau, tomba soudainement malade vers l'été de 1906 et fut traitée, par deux médecins, pour « bronchite suspecte ». Le 26 novembre 1906, le docteur Pelletier, de Montaigu, diagnostiqua une tumeur blanche au genou gauche. Le professeur Poisson, de Nantes, confirma ce diagnostic, et la jeune Stéphanie fut traitée par l'immobilisation du genou dans un appareil silicaté.

En juillet 1907, la hanche gauche se prenait aussi et présentait, dit toujours le docteur Pelletier dont nous suivons pas à pas le certificat savant et détaillé, une vive douleur à l'examen, aux points coxalgiques. L'appareil silicaté est enlevé. La malade, couchée depuis ce moment, est immobilisée dans une gouttière de Bonnet jusqu'au 3 mars 1908.

On constate alors de l'atrophie musculaire dans tout le membre inférieur.

Le 3 mars 1908, la gouttière est remplacée par un appareil plâtré prenant tout le membre inférieur, montant jusqu'à mi-corps. L'opération fut très pénible, la malade criant au moindre mouvement.

C'est ici que se place le beau drame de la charité, de la grâce et de la vaillance que nous allons conter.

Stéphanie souffre atrocement. Pris par leurs travaux, ses parents ne peuvent pas toujours rester à la maison. Ils la portent chaque jour chez des voisines, des couturières qui cherchent à atténuer ses souf-

frances, à l'égayer, à tourner, de plus en plus, son cœur vers Dieu et son espoir vers la Vierge.

Un jour, on lit, dans l'*Etoile*, l'histoire d'une petite Bretonne qui a promis à la sainte Vierge d'aller à Lourdes à pied si elle revenait à la santé.

— « Voilà ce que tu devrais promettre, » dit-on à Stéphanie.

Stéphanie se recueille et ne veut pas promettre. Que se passe-t-il, à cette heure, dans cette âme de jeune fille ? Bien des choses que nous n'avons pas à révéler. C'est de la prudence et de la délicatesse surtout qui retiennent Stéphanie. Seule, comment ferait-elle, à son âge, pour aller à Lourdes, par les grandes routes ? Si on l'accompagne, où trouvera-t-elle des ressources pour elle et sa compagne ? L'enfant songeait que ce serait trop coûteux pour ses parents et elle aimait mieux continuer à souffrir. Nos petites paysannes françaises ont de ces délicatesses et de ces vaillances.

Mais dans le courant de mars, la souffrance se fit plus vive ; les exhortations des voisines devinrent plus pressantes ; mis au courant des scrupules de sa fille, le cœur de la mère s'émut ; Marie et Agnès se joignirent à leur mère. Et, le 8 mars, à deux heures du soir, Stéphanie en proie à une souffrance plus terrible se décida, « pourvu que ce fût pour la gloire de la sainte Vierge et un bon usage de la vie, » à promettre d'aller à Lourdes et d'en revenir à pied si elle recouvrait la santé.

Dans cette chambre de Marie Moreau, de Léontine Fonteneau, de Marie Lhommeau, où se trouvait Stéphanie, entourée de sa mère et de ses deux sœurs Marie et Agnès, il y eut un mouvement d'émotion profonde. Les six femmes s'agenouillèrent autour de la jeune infirme, devant une petite statuette de la sainte Vierge. Toutes leurs amies priaient ardemment.

Stéphanie prit un peu d'eau de Lourdes ; de sa main droite, elle en frotta légèrement sa main gauche « douloureuse et enflée » et enfermée dans un appareil.

Elle ressentit instantanément comme l'effet d'une brûlure et, sous ses yeux, sa main commença de se mouvoir sans douleur.

Elle but de l'eau miraculeuse : « C'était comme si j'avais bu de la teinture d'iode, nous dit-elle, ça me brûlait partout. » Et elle sentit nettement qu'elle venait de recouvrer la liberté de ses membres.

Elle aurait voulu être tout de suite débarrassée de son appareil, mais c'étaient maintenant ses voisines et sa mère qui ne voulaient pas. Il fut même entendu qu'on se tairait, jusqu'à nouvel ordre, sur ce qui venait de se passer.

Avec joie et avec angoisse, on rapporta Stéphanie chez elle. Son père, très ému, n'osa cependant pas croire que sa fille venait d'être l'objet d'une aussi éclatante faveur du ciel.

Stéphanie, qui se sentait parfaitement guérie, souffrait du manque de confiance qui semblait l'envelopper.

— Alors, nous dit-elle, je me suis arrangée avec la sainte Vierge. Je lui ai dit : « Ma Mère, si c'est bien vrai que vous m'avez guérie, faites que, lorsque tout le monde sera couché et la lumière éteinte, je puisse me tenir seule au pied de mon lit, avec mon appareil, sans faiblesse, ni tournement de tête. »

Alors, à dix heures, je me suis levée, mais comme j'avais ma main gauche encore immobilisée et que mon appareil pesait dix-sept livres, en descendant du lit, ça m'a entraînée, je suis un peu tombée. En entendant le bruit, ma sœur Marie m'a crié :

— Faut-il se lever ?

— Non, dors donc, tu m'empêches de dormir plutôt.

Et comme je remuais un peu, maman a ajouté :

— Stéphanie, as-tu besoin de quelque chose ?

Pour qu'elle ne connût pas que j'étais debout, j'ai mis ma tête sous mon oreiller et j'ai répondu :

— Non maman, dormez donc !

Et je me suis tenue debout de dix heures à onze heures sans faiblesse ni tournement de tête. J'ai alors débarrassé ma main gauche et je suis remontée au lit sans faire de bruit et j'ai passé — ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps — une excellente nuit.

Le lendemain, dimanche, j'ai dit à mes parents :

— Vous prierez beaucoup pour moi : je veux me lever.

— Ne te lève pas encore, dit mon père.

— Vous n'avez pas confiance que la sainte Vierge a le pouvoir de me guérir ?

Et mon père se mit à pleurer et ne dit rien.

J'ai marché, quatre fois, pendant la messe, avec mon appareil, sans être soutenue par personne, devant Marie Lhommeau, mes sœurs Marie et Agnès. Au retour de la messe, j'ai marché devant mon père et je lui ai dit :

— Je veux couper mon appareil.

— Non, répondit-il, garde-le. Si tu n'étais pas guérie tout d'un coup... Tu sais ce que ça nous coûte, ma pauvre enfant !

— Je consens pour aujourd'hui, mais demain je le couperai.

Et le lendemain matin, j'ai coupé mon appareil, seule, avec mon couteau, jusqu'à la hanche. Je me suis mise sur mon séant : il y avait un an que je n'avais pas pu le faire ; puis Henri Lhommeau, un jeune homme de la maison, a coupé le reste et j'ai toujours marché depuis.

— Vous n'avez pas peur de retomber ? lui dit une dame.

Et avec une assurance et une candeur qui nous frappent tous :

— Oh ! dame non ! répond Stéphanie.

Désireuse de faire éclater au plus vite la gloire de

la sainte Vierge, Stéphanie écrivit aussitôt au docteur Pelletier.

Voici son témoignage :

« Appelé le 2 avril 1908, je trouve la malade assise dans un fauteuil. Elle se lève, marche sans aucune douleur, me dit avoir enlevé l'appareil depuis le 28 mars, n'éprouvant plus les douleurs qui jusque-là l'immobilisaient.

« A l'examen, je constate que toute douleur a disparu, les mouvements de la hanche sont entièrement libres. Le genou gauche reste encore plus volumineux que l'autre, ses mouvements sont faciles mais donnent lieu à des craquements très nets. Le poignet gauche, qui était, il y a quinze jours, douloureux et enflé, est actuellement dans un état normal.

« Le 24 juin 1908, je revois la malade qui a marché tous les jours depuis l'enlèvement de l'appareil sans aucune douleur. L'état général est bon. »

Le 24 juin, après les vêpres de la Saint-Jean-Baptiste, Stéphanie Proteau commençait à accomplir son vœu. M. l'abbé Henri Jaud, curé de la Boissière, récitait, du haut de la chaire, les litanies de la sainte Vierge ; il donnait, à la sainte table, la bénédiction des pèlerins à Stéphanie et à sa pieuse compagne, Mlle Marie Moreau, religieuse sécularisée des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie de Mormaison.

Et chaussées, l'une et l'autre, de gros souliers de route, vêtues d'une robe grise, coiffées d'un large canotier de paille jaune, un parapluie et un sac noirs à la main, nos pèlerines, après une courte et douce halte à Prelier, allèrent coucher à Saint Fulgent.

Désormais, assistant chaque matin à la messe, s'y nourrissant du Pain des forts, par étapes lentes, toujours à pied, à la façon infiniment humble, touchante des routiers pieux du moyen-âge, des aubes joyeuses au crépuscule mourant, se reposant au bord des sources ou à l'ombre des chênes, guidées par la reconnaissance, soutenues par l'amour divin, protégées tout le long des routes interminables par la Vierge maternelle, elles iront de l'Ouest au Midi, des plaines vertes que borde et caresse l'océan aux montagnes bleues que festonnent les nuages et que décorent le soleil, et après trente-quatre jours de marche, le 29 juillet 1908, en la fête de « Marthe que Jésus aimait », royalement enveloppées de leurs glorieux manteaux de poussière, les deux amies de Marie seront triomphalement reçues à la Cour de l'Immaculée.

La clinique du surnaturel leur députera ses sommités, les Boissarie et les Cox. Devant cette guérison instantanée, complète, absolue, confirmée par le temps et « l'épreuve » de la Boissière à Lourdes, la science obligée de parler comme la foi, empruntera les paroles du docteur Cox commentant une autre guérison miraculeuse :

« On ne peut expliquer un pareil fait qu'en remontant jusqu'à Celle par qui on obtient toute grâce, c'est-à-dire à la Reine du ciel, et, devant une telle manifestation de sa puissance et de sa miséricorde, il n'y a qu'à se prosterner et à remercier. »

La sage et pieuse « petite Vendéenne » n'a d'ailleurs demandé sa guérison — nous nous en souviendrons comme elle — que « pourvu que ce fût pour la gloire de la sainte Vierge et un bon usage de la vie ».

ALEXANDRE PETIT.

LES GRÊLONS-MÉDAILLES DE BAGNOLS

A propos du fait étrange de grêlons-médailles, qui s'est produit à Bagnols (Var), comme à Remiremont (Vosges), l'évêché de Fréjus a fait publier le *communiqué* suivant dans la *Semaine religieuse* du diocèse :

L'événement des trois charretiers de Bagnols (2 juillet), par la diffusion qu'en ont faite les agences de publicité internationale, continue à faire le tour du monde. L'évêché de Fréjus s'est borné à faire constater par une enquête canonique la parfaite *véracité* des témoins, c'est-à-dire qu'ils ne furent ni trompés ni trompeurs — fait désormais acquis à la cause. L'autorité ecclésiastique non seulement s'abstient de toute induction prématurée sur la nature intrinsèque du fait, mais croit devoir mettre en garde le public des pays éloignés contre les exagérations et additions que l'incident revêt dans les journaux, suivant la loi inévitable des « nouvelles » transmises oralement ou par la presse. En pareille matière, on doit se défier autant de l'imagination trop naïve des bons que de la malice de mauvais goût des méchants. La vérité telle qu'elle est suffit aux esprits éclairés et sincères.

Les Curiosités de l'Occulte

(*Suite*, voir le numéro du 1er août 1908).

Des auteurs de l'antiquité nous apprennent aussi que l'ombre de l'yeuse était sacrée à leurs yeux, et d'autre part, je me suis laissé dire que les solanées se développent mieux sous l'ombrage des ifs que partout ailleurs.

L'imagination des Arabes prête de poétiques aspirations à l'âme des fleurs. D'après eux, celles qui remontent à l'arrière saison « sont en rêve ».

Des horticulteurs de notre temps prétendent qu'une véritable inimitié sépare le réséda de la rose. Deux roses et deux brins de réséda en fleurs, disent-ils, cueillis à la même heure et placés dans un même vase, ne tardent pas à se flétrir, tandis qu'en les séparant et les plaçant dans des vases différents, on conservera leur fraîcheur. Les œillets et les héliotropes se

plaisent ensemble, leur rapprochement prolonge leur vie et leur éclat. Le muguet, d'après ces horticulteurs, serait féroce, il ferait la guerre à toutes les autres fleurs. Ces expériences sont faciles à tenter.

Un de nos voisins, revenant à l'arbre, s'écria : « Qui nous dit qu'il ne s'entretient pas avec les esprits de l'air ! Avez-vous écouté, le soir, vous autres? Moi, au temps de mes nuits passées à l'affût, j'ai entendu des voix dans les feuilles. J'ai remarqué que la rumeur venue du chêne n'est pas la même que celle du bouleau. Le pin siffle, le chêne gronde, le bouleau se lamente, on dirait qu'il pleure à l'automne. — Mais vous savez bien, dit un autre, que l'arbre comprend le langage de l'homme. Dans l'après-midi du mardi gras, chaque année, les propriétaires du pays ceinturent les arbres fruitiers dans le voisinage de leurs maisons, c'est-à-dire qu'ils entourent le tronc d'un lien de paille pour distinguer ceux qui s'entêtent à ne pas produire. Les arbres comprennent qu'ils sont marqués ainsi pour être coupés, et il est bien rare qu'ils ne donnent pas de fruits l'été suivant. Mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui trempent dans du bouillon des brins de paille et les enroulent ensuite autour du tronc des arbres malades. L'arbre ne se nourrit pas de la sorte, que diable! »

Je rapprochais alors, dans mes pensées, cette coutume bizarre du Limousin d'un usage sicilien qui offre avec elle la plus grande analogie. Là-bas aussi, l'arbre du verger a une volonté et comprend. S'il s'obstine à ne pas produire, voici comment on le traite au village d'Ucria. Le samedi saint, le paysan, armé d'une hache et suivi d'un ami, fait semblant de vouloir l'abattre. Au moment d'abaisser la cognée, l'ami intercède pour l'arbre, prie le propriétaire de patienter une année encore, promettant alors de ne plus s'interposer. Et lui cède à ses instances. Il est rare, disent les Siciliens, qu'un arbre fruitier demeure sourd à cette menace et ne produise pas. Un autre disait : « Oui, oui, l'arbre comprend et les quartiers de la lune gouvernent sa croissance, c'est connu ; mais les bêtes aussi subissent les effets qui attirent ou repoussent. Nous savons tous que le chien fascine la perdrix ; j'ai vu la vipère attirer la grenouille et l'oiseau, le crapaud endormir d'un regard la belette ; mais à son tour le crapaud tremble devant l'araignée!... Vous savez tous, continuait-il, que les abeilles sont sensibles à nos plaisirs comme à nos peines, qu'elles veulent être associées aux événements qui intéressent la maison. Et c'est pourquoi nous les mettons en deuil en attachant aux ruches un morceau d'étoffe noire lorsqu'il y a mort chez nous. Lorsqu'il y a une joie, un mariage par exemple, une fête familiale quelconque, c'est avec un morceau d'étoffe ou de ruban rouge que nous ornons la ruche.

« J'ai entendu dire que, dans l'ancien temps, en notre pays, on avait des égards pour les essaims : on se serait gardé de les acheter à prix d'argent comme un objet quelconque, on les échangeait pour les produits de la terre ».

Et toujours en écoutant ces hommes je songeais .. et j'établissais quelques curieux rapprochements. Frappés du merveilleux dévouement des abeilles, des philosophes de l'antiquité supposaient qu'elles avaient reçu quelque parcelle de l'intelligence divine et comme une émanation du ciel.

« Si les abeilles viennent à tomber malades, à l'instant elles changent de couleur, dit Virgile, et une horrible maigreur les défigure. Elles emportent de la ruche le corps de leurs compagnes et mènent le deuil des funérailles. »

Des poètes si illustres ayant eu de telles croyances, partagées de leur temps par les gens du peuple, nous ne devons pas nous étonner de la crédulité de nos paysans.

« Moi, dit Chazal, j'en reviens encore à l'arbre et je vous dirai la plus extraordinaire chose qui se puisse concevoir. D'autres que moi en furent témoins, pour ne citer que l'ancien maire, homme grave et réfléchi. Donc, je sortais un soir de la veillée, il était passé minuit. J'étais allé au village du Mars. Et comme je suivais le chemin pour rentrer, arrivé à deux portées de fusil du cimetière, j'aperçus près du talus un arbre qui frappait le sol de ses branches et se relevait ensuite. Je pensai que quelqu'un, caché dans l'herbe, les deux mains au ras du sol, l'inclinait et le secouait pour effrayer les passants. Cependant, en réfléchissant, cela me parut impossible, car l'arbre était de la grosseur de mon bras et sa base devait être résistante, et d'ailleurs la lune donnait souvent à travers les nuages. Je restai coi un instant ; j'observai... Comme le mouvement continuait, que le pauvre arbre se jetait avec fureur sur la terre comme pour se détruire lui-même, que ça faisait pitié, je m'approchai. L'endroit était désert, Saisissant le tronc de mes deux mains je voulus le retenir, mais je n'y parvins pas, une force terrible le gouvernait et m'entraînait aussi. Je m'en allai et longtemps encore, suivant la route, je l'entendis frapper et comme sourdement gémir dans la nuit...

« Au jour, l'arbre était tout meurtri dans ses branches et comme déchiqueté. Il avait perdu beaucoup de feuilles. Deux soirs de suite je pus le voir se démener ainsi ; d'autres que moi l'aperçurent en passant : les uns prirent peur et s'enfuirent, d'autres firent des efforts inutiles pour l'empêcher de se mouvoir. Il resta tranquille à la fin, un peu tordu, puis il dépérit et sécha. »

De ceux que je réunissais presque chaque soir, deux étaient *metzes*. Le mot *metzes, meige* en vieux français, désigne, en patois limousin, tout à la fois le médecin, le mage et le magicien. L'étymologie du nom est assez obscure. Quoi qu'il en soit, l'un d'eux, Chazal, exerça longtemps le métier de forgeron. Un peu partout, le forgeron, familier du feu, passe pour manier

des forces occultes, probablement vieux souvenirs ataviques des Cabires, compagnons de Vulcain dans les fournaises de l'Etna. On dit celui-ci en possession de certains secrets transmis par ses ancêtres, qui lui permettent de guérir nombre de maladies et surtout la fièvre intermittente. Quand à Pélissier, l'autre metze, il traitait aussi certains maux, mais on le donnait comme plus versé dans la sorcellerie. Plusieurs fois j'avais vu son fils, metze lui-même, par suite d'une tradition secrète que lui légua sa femme mourante, traitant l'érysipèle. Toute enflure, toute fluxion en dehors de la fluxion dentaire, tout œdème de la peau est désigné en ce pays sous le nom d'érysipèle.

Les malades venaient de loin pour le trouver, et les consultations se donnaient dans un pré en pente ou dans un jardin où il travaillait, devant les profondes gorges, au bruissement tumultueux des cascades.

Souvent, le soir on venait frapper discrètement à sa porte, et, profitant du mystère de la nuit, il se rendait au chevet des malades dans quelque hameau voisin.

Je l'avais donc surpris exerçant son ministère. J'avais assisté aux opérations auxquelles il se livrait. Je n'ai vu auprès de lui que des femmes, plus sujettes sans doute que les hommes aux genres de maux qu'il avait la spécialité de soigner, ou plus confiantes en son savoir. Elles arrivaient lentement, la tête enveloppée de linges. Il les conduisait à l'ombre d'un arbre et les faisait asseoir sur une grosse racine ou sur un rocher. Il enlevait ensuite avec précaution les linges qui protégeaient la partie atteinte du contact de l'air. Le visage alors apparaissait, blafard, tuméfié, plus repoussant encore devant la nature radieuse, où l'or n'est habitué à voir que les fraîcheurs de la vie.

(*A suivre*) C. D.

ÇA ET LA

Les cloches du monastère.

M. Reginald B. Span rapporte le fait suivant qu'il a observé pendant son séjour à l'hôtel Riva Bella, près de Menton. Le monastère de l'Annonciade est situé sur un roc dominant Menton d'environ 230 mètres et est la propriété du marquis de Monléon. Depuis l'expulsion des moines, le bâtiment est clos et inhabité, et les clés sont entre les mains d'un surveillant qui habite un cottage voisin. Un jour d'une de ces dernières semaines, vers 3 heures 30 du matin, diverses personnes de l'hôtel Annonciade, séparé du monastère par un jardin, furent réveillées par les cloches du monastère sonnant comme pour la messe, et l'on entendait comme les pas de la foule montant les escaliers conduisant au monastère. Ces personnes firent part du fait, le lendemain, à la maîtresse d'hôtel, qui affirma que cela n'était pas possible, personne ne se trouvant dans le monastère. Fût-ce une mystification ? Sinon, la chose est tout aussi inexplicable et mystérieuse que la vision qu'eut un jeune homme descendant vers Menton et qui vit soudain sept nonnes apparaître sur un sentier, au bas du monastère, passer devant lui, et disparaître subitement.

Superstition des Roumains

Chez les Roumains Transylvains, la grenouille, le serpent, le grillon et la fourmi passent pour être des animaux favorables ; une tête de serpent desséchée sert à découvrir les trésors cachés. Il existe partout des esprits, dans les montagnes, les forêts, les eaux, l'air. Les âmes des morts s'arrêtent huit jours dans la prairie de Kronstadt avant d'arriver à l'éternel repos ; selon d'autres, elles restent trois jours sur le seuil de la maison et cinq jours dans la gouttière. Quand une personne doit mourir, une horloge cachée dans le mur de la chambre fait entendre son tic-tac.

Vers minuit on peut voir danser, en chantant, trois elfes nommés Felele ; ils laissent des cercles de gazon piétinés. Les maladies sont causées par des esprits malfaisants, en particulier par une femme qui parcourt la contrée en se nourrissant de cœurs d'hommes et d'animaux. Elle est porteuse de la peste. Pour la rassasier, on donne de grands festins auxquels on invite les passants.

Pour éloigner une épizootie, les hommes et les femmes nus pourchassent les bestiaux et leur font faire trois fois le tour de l'habitation. Pendant les incendies, les femmes nues courent autour de la maison en feu en prononçant des formules de magie. Chez les Slaves du Sud, en cas d'épidémie, 12 garçons et 12 filles s'attellent tout [illegible] une charrue à minuit, un dimanche, en nouvelle lu[illegible] tracent un sillon autour du village. Chez les Ruth[illegible], pour conjurer la grêle, le sorcier se tient tout nu dan[illegible] champ en prononçant des formules magiques.

Chez les Roumains, pour faire pleuvoir, on laisse séjourner deux jours dans l'eau une croix enlevée d'une tombe, puis on la remet en place. Pour faire cesser la pluie, on place une poupée qui la personnifie, dans un cercueil garni de fleurs et entouré de cierges allumés. En même temps les femmes chantent : « La mère de la pluie est morte, celle du soleil est ressuscitée, pour faire mûrir le blé, etc. » L'enterrement de la poupée se fait en grande pompe, au pied d'une croix, dont une vieille femme nue fait trois fois le tour.

A TRAVERS LES REVUES

CURIEUX PHÉNOMÈNES DE MATÉRIALISATION

La Revue spirite publie le très intéressant récit d'une importante séance de matérialisations que lui adresse un de ses abonnés de Russie. Nous en extrayons le passage suivant :

Le Cercle, composé de huit personnes, dont deux médiums du sexe masculin, tous deux hommes instruits et fonctionnaires dans la magistrature, tient ses assises chez un colonel en retraite, homme connu et très estimé pour son honnêteté et son amour de la vérité, ainsi que par ses recherches et ses études de phénomènes psychiques.

La séance eut lieu dans deux salles contiguës du rez-de-chaussée, le salon et la salle à manger, communiquant entre elles par de larges portes à deux battants, ouvertes complètement, de manière à ne former qu'une vaste salle ayant la profondeur de deux pièces.

Toutes les précautions avaient été prises pour rendre toute supercherie impossible; les portes et les fenêtres donnant sur le jardin et dans les chambres voisines, fermées et scellées, et les huit personnes du cercle assises contre la paroi du fond du salon, opposée à la salle à manger. — Toutes ces personnes, assises en ligne (c'est-à-dire ne formant pas le cercle), étaient attachées par le cou à un long ruban, dont les extrémités étaient fixées aux volets des fenêtres du salon.

Ainsi liés, aucun de ces membres ne pouvait se permettre le moindre mouvement sans attirer l'attention de tous les autres.

L'ameublement des deux pièces, salon et salle à manger, était resté en l'état ordinaire; le piano du salon était ouvert, et la table de la salle à manger, autour de laquelle on s'était assis pour prendre le thé, quelques instants auparavant, était restée couverte de tous les ustensiles : tasses, assiettes, verres, sucrier, samovar (théière)... etc.

Je laisse maintenant la parole au directeur de la séance en reproduisant, aussi exactement que possible, les termes de sa lettre, écrite en langue française, langue qui lui est très familière dans le langage parlé, mais qui, en écriture, garde la saveur de la construction des phrases, en langue russe.

« La séance commença le soir vers 9 heures, après avoir « pris le thé, et la salle à manger resta telle qu'elle était, « la table couverte des objets divers : verres, assiettes, « tasses, samovar..., etc. ; outre ces objets, je déposais « par terre, près de la table à manger, une grande lampe « à pied de fer, pesant environ 10 kilogrammes, une son- « nette, une feuille de papier blanc et un crayon dessus, « dans l'espoir d'obtenir de l'*écriture directe*.

« Les deux médiums, les autres assistants et moi-même « étant allés nous placer à l'autre bout du salon, dans les « conditions énumérées précédemment, je fis l'obscurité « en éteignant la bougie que j'avais gardée avec moi.

« Il va sans dire qu'avant le commencement de la séance « nous nous sommes assurés qu'il n'y avait absolument « personne de caché sous les meubles, en sorte que hors « les assistants enchaînés par le cou, à l'aide d'un long « ruban comme je l'ai décrit ci-dessus, il n'y avait âme « vivante dans les deux chambres. »

Les manifestations commencèrent par des attouchements de nous tous par des mains invisibles. J'ai senti, moi, une main d'homme tiède, assez grande; deux mains m'ont ôté un soulier, suivirent des lumières en forme d'étincelles très brillantes, qui parcouraient les deux chambres puis, des éclairs, dans la salle à manger, qui répondaient à nos questions *par « oui » ou par « non »*, trois fois pour « oui » et deux fois pour « non ».

On toucha plusieurs fois les touches du piano, sans jouer cependant une mélodie quelconque.

Le médium n° 1 exprime le désir de fumer, tout en avouant qu'il n'a pas d'allumettes; j'en prends une boîte dans ma main gauche et allongeant le bras le plus possible, je propose aux « esprits » de la porter au médium. Je sens, presque aussitôt, une grosse main qui prend la boîte et la remet, deux secondes après, au médium.

A la clarté de l'allumette, nous voyons, tout près de moi, me touchant presque, la grande et pesante lampe à pied que j'avais posée par terre, tout contre la table, dans la salle à manger. Je saisis cet instant de clarté pour m'assurer que chacun des assistants était bien à sa place.

L'obscurité étant rétablie, nous entendîmes le bruit des pas de deux personnes se promenant au travers des deux chambres ; on distinguait nettement des pas d'homme et de femme. A la demande : « Qui êtes-vous ? » une voix grave et profonde répondit : « Gapon » (le nom du célèbre prêtre orthodoxe, organisateur des ouvriers en 1905, tué en 1906) ; puis parla une voix de femme, mais qui ne donna pas son nom. (Il va de soi que nous acceptons ce que nous disent les esprits, avec beaucoup de scepticisme, et je me garde bien de croire que ce fût réellement l'esprit de « Gapon » ; néanmoins je me fais un devoir de relater les faits tels qu'ils se développèrent pendant la séance.) Les deux esprits causaient avec beaucoup de désinvolture, mais ne disaient rien d'intéressant.

A un certain moment, nous entendîmes quelqu'un souffler à pleins poumons dans la salle à manger et bientôt nous vîmes des étincelles qui jaillissaient du samovar (bouilloire) et celui-ci commença à chanter comme il arrive toujours au moment où l'eau va entrer en ébullition (le samovar était complètement éteint au commencement de la séance), puis un bruit de verres et de cuillers dans la salle à manger et enfin le bruit d'un liquide coulant du robinet du samovar dans un verre. La voix de femme, toujours dans la salle à manger, demanda : « Qui veut du thé ? »

Je répondis : « Moi. » Un nouveau bruit de verres et d'eau versée, et voilà que, à pas très lourds et faisant craquer le parquet, l'homme se met en marche dans ma direction pour s'arrêter devant moi à un pas de distance. Je l'entends qui commence à boire en faisant de ses lèvres un bruit caractéristique et très prononcé... Je le prie de ne pas boire tout ce thé qui m'était destiné et je le sens me tendre le verre en prononçant : « Tenez ».

En le saisissant, je touche une très grande main qui me l'offre et me sens en même temps heurté par un récipient de verre que je crois un sucrier ; j'y enfonce la main droite, mais au lieu de sucre, j'y touche de la confiture (habitude russe, thé avec confiture).

J'ai alors bu le thé sans sucre ; il était excellent !!...

La voix me dit ensuite de déposer le verre sur une petite table, ce que j'exécute.

A la fin de la séance, les chambres s'emplirent de gazouillement d'une quantité d'oiseaux que dominait la voix d'un coq. La grosse voix d'homme se fait entendre, et nous déclare que le coq laissera un souvenir de sa présence que nous trouverons déposé sur la feuille de papier blanc que j'avais placée sous la table de la salle à manger en vue d'obtenir de « l'écriture directe ».

Là-dessus, la séance prend fin et j'allume la bougie. Tout d'abord je fais constater à mes voisins que mon collier en ruban et les cachets à la cire sont intacts, et je visite ensuite, tour à tour, les colliers de tous les assistants ; ils sont également intacts ainsi que le ruban lui-même, que je m'empresse de mettre dans ma poche, afin de l'examiner chez moi, à la loupe, le lendemain, tout à loisir; j'avais eu le soin de fixer à chaque collier, avant la séance, le nom de son propriétaire. Tout était intact et je conserve précieusement ce document, au cas où on voudrait l'examiner de nouveau.

Le Gérant : Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73